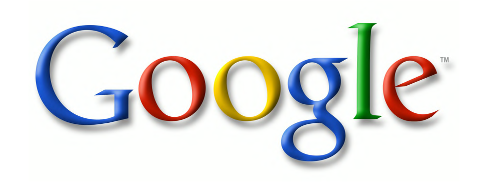
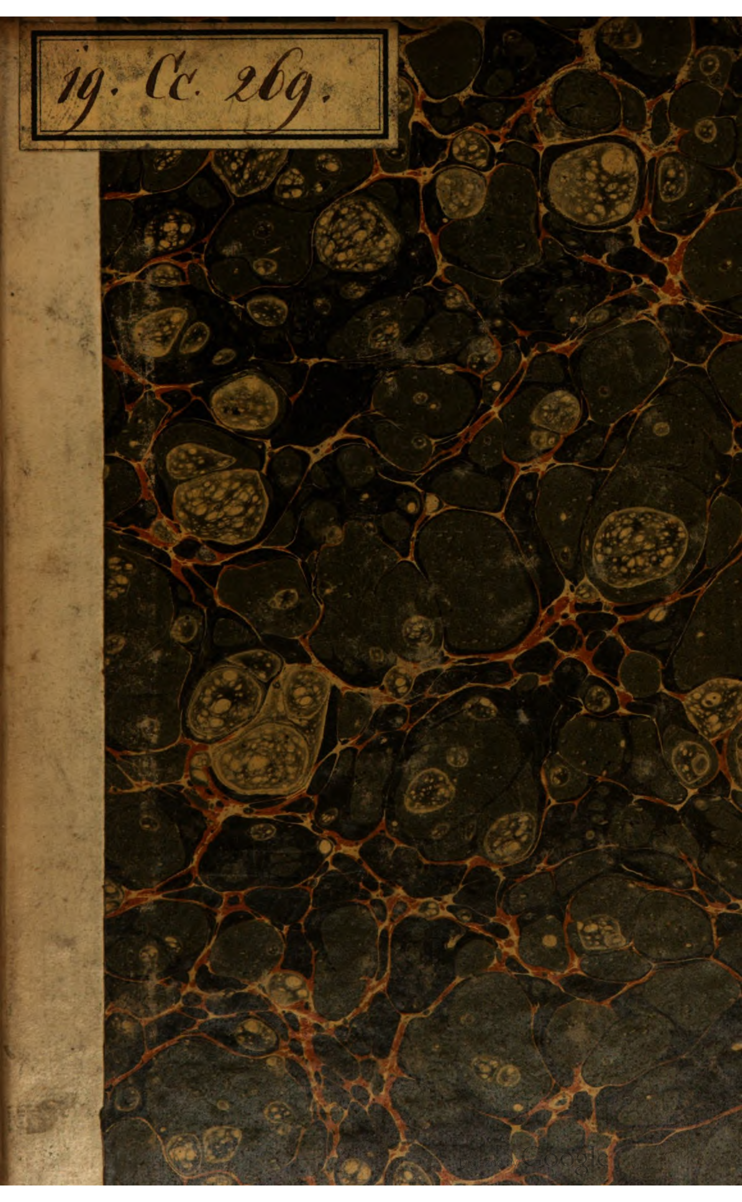
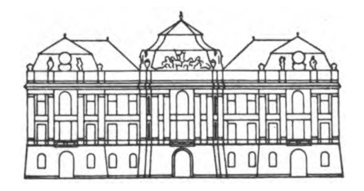

Google


19. Cc. 269.
Digitized by Google





LA NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE.

LA NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS

DU SIÈCLE.

PAR L'AUTEUR d'*Orgueil et Préjugé*, etc. etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

A VIENNE,
DE L'IMPRIMERIE DE SCHRÄMBL
rue Dorothée.
1817.


K. K. HOFBIBLIOTHEK

LA

NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE.

CHAPITRE XIV.

CES deux messieurs, en entrant dans la salle d'assemblée, avaient besoin de faire un échange. M. Elton devait prendre un air moins jovial, et M. Jean Knigthley oublier sa mauvaise humeur. M. Elton devait sourire moins souvent, et M. Knightley davantage, pour convenir au lieu où ils se trouvaient. Emma seule pouvait se livrer à son naturel, et se montrer aussi heureuse qu'elle l'était réellement. C'était pour elle un vrai plaisir que de se trouver avec monsieur et madame Weston. Elle aimait beaucoup le mari, et il n'y avait person-

ne au monde à qui elle s'ouvrit avec moins de réserve qu'à sa femme: personne à qui elle pût raconter, avec la conviction d'être écoutée et comprise, toujours intéressante et intelligible, ses petites affaires, ses arrangemens, les peines qu'elle souffrait et les plaisirs qu'elle goûtait auprès de son père. Elle ne pouvait rien dire d'Hartfield qui n'interressât madame Weston, et une demi-heure de tête-à-tête employée à parler de ces petites affaires d'où dépend le bonheur de la vie privée, fut la première satisfaction dont elles jouirent.

Le plaisir qu'elles venaient de goûter était peut-être supérieur à tout ce que la visite entière leur en procurerait, quoique cette demi-heure n'en fît pas partie; mais la vue seule de madame Weston, son souris, sa voix, tout cela ravissait Emma; elle prit le parti de songer le moins possible aux singularités de M. Elton, à tout ce qui pourrait lui déplaire, et de s'amuser de tout. La maladie d'Henriette était connue; il y avait assez

long-tems que M. Woodhouse était arrivé sain et sauf et assis devant un bon feu, pour en avoir fait l'histoire, la sienne propre, celle d'Isabelle, l'arrivée d'Emma; enfin, avant celle du reste de la compagnie, il avait terminé son récit par observer qu'il était charmé que le pauvre Jacques fût venu pour voir sa fille. Madame Weston qui, jusque-là, lui avait prodigué tous ses soins, le quitta pour aller recevoir Emma. Emma avait formé le projet d'oublier M. Elton pour quelque tems; mais elle eut le chagrin de voir, lorsque tout le monde fut assis, qu'il s'était placé à côté d'elle. Elle ne pouvait s'ôter de l'esprit l'étrange insensibilité qu'il montrait pour Henriette, puisqu'il s'efforçait d'attirer son attention par ses regards et ses paroles. Au lieu de l'oublier, sa manière de se conduire était telle, qu'elle ne put s'empêcher de se rappeler la suggestion de son frère, et de se demander: „Mon frère aurait-il raison? Cet homme commencerait-il à porter sur moi les affections qu'il

avait pour Henriette? Cette idée est absurde, insoutenable." Cependant, il prenait tant de soin qu'elle n'eût pas froid, paraissait si attentif pour son père, si charmé de madame Weston; et enfin, se mit à admirer ses dessins avec autant de zèle que d'ignorance; que cette conduite pouvait donner à penser qu'au moins il jouait le rôle d'amoureux. Cette idée la chagrina tellement, qu'elle fut obligée de se contraindre pour être simplement polie avec lui. Pour son compte particulier, elle ne pouvait pas commettre une incivilité, et pour celui d'Henriette, espérant que les choses s'arrangeraient pour le mieux, elle devait avoir des égards; mais c'était pour elle une contrainte, et d'autant plus pénible, que d'un autre côté, au plus fort de l'impertinent éloge de M. Elton, on parlait de choses qu'elle aurait voulu entendre. Elle avait compris seulement que M. Weston donnait quelques renseignemens sur son fils, et ces paroles avaient frappé son oreille: „Mon fils

et Frank ; et mon fils." D'après quelques monosyllabes, elle pensa qu'il annonçait la prochaine arrivée de son fils ; mais avant d'avoir pu faire taire M. Elton, le sujet sur lequel on parlait avait été épuisé de manière à ce qu'il eût été maladroit à elle de le renouveler. Il est bon de remarquer ici, que, quoiqu'Emma eût formé la résolution de ne jamais se marier, il y avait néanmoins dans le nom de Frank Churchill quelque chose qui l'intéressait vivement. Elle avait souvent pensé, particulièrement depuis le mariage de son père avec mademoiselle Taylor, que si jamais elle se mariait, il était le seul homme qui pût convenir à son âge, à son caractère et à sa condition. Il semblait, par la relation qui existait entre ces deux familles, qu'il lui appartenait de droit. Elle était certaine que tous ceux qui connaissaient les deux familles avaient déjà pensé à ce mariage. Elle ne faisait aucun doute que monsieur et madame Weston n'y eussent songé ; et quoiqu'elle n'eût aucune intention

de changer sa situation, qui lui semblait préférable à toute autre, de toute manière, néanmoins, elle avait la plus grande curiosité de le voir, le désir de le trouver aimable, même de lui plaire jusqu'à un certain point: enfin, l'idée que ses amis les regardaient comme devant être unis, lui causait une espèce de plaisir.

Avec de pareilles sensations, les empressemens de M. Elton venaient mal-à-propos; mais elle eut la satisfaction de paraître très-polie, quoiqu'elle fût de très-mauvaise humeur, et de penser que le reste de la journée ne se passerait pas, sans qu'on remît le même sujet sur le tapis; le bon coeur de M. Weston lui en était un sûr garant. Elle ne se trompa pas; car, heureusement délivrée de M. Elton, et placée à table à côté de M. Weston, celui-ci profita du premier moment qu'il eut, après avoir fait les honneurs de sa table, pour lui dire: „Il ne faudrait que deux personnes de plus pour que le nombre des convives fût juste ce qu'il doit être. Je

désirerais avoir deux personnes de plus, votre jolie petite amie mademoiselle Smith et mon fils; alors, je dirais: nous sommes complets. Je ne crois pas que vous m'ayez entendu dans le salon lorsque j'annonçais que nous attendions Frank? J'ai reçu une lettre de lui ce matin, dans quinze jours il sera ici."

Emma lui répondit qu'elle l'en félicitait de tout son coeur, qu'elle pensait, comme lui, que la présence de M. Frank Churchill et de mademoiselle Smith rendrait la partie complète. „Dès le mois de septembre dernier, continua M. Weston, son désir était de nous venir voir, il en parlait dans toutes ses lettres; mais il n'est pas maître de son tems. Il doit plaire à des gens qui ont le droit de tout exiger de lui, et à qui (entre nous) pour y parvenir, il faut faire de grands sacrifices. Mais à présent, je suis très-persuadé que nous le verrons vers le quinze du mois de janvier."

„Quel bonheur pour vous! Madame Weston a tant d'envie de faire sa con-

naissance, qu'elle sera presqu'aussi heureuse que vous."

„Oui! elle le serait; mais elle craint que son départ ne soit encore différé. Elle n'est pas aussi sûre de son arrivée que je le suis; mais elle ne connaît pas le terrain aussi bien que moi. Voici le cas (ceci est tout à fait entre nous; je n'en ai pas ouvert la bouche dans le salon. Il y a, vous savez, des secrets dans toutes les familles.) Voici donc de quoi il est question: En janvier il y a une quantité d'amis invitése à Enscombe, et l'arrivée de Frank dépend de ce que cette partie soit remis à un autre tems; si elle ne l'est pas, Frank ne peut s'absenter: mais je sais qu'elle sera remise, parce que cette partie est composée d'une famille qu'une femme de grande conséquence à Enscombe ne saurait souffrir; et quoiqu'il soit, à ce qu'on pense, nécessaire d'envoyer une invitation une fois tous les deux ou trois ans, cependant, quand le jour fixé approche, on remet toujours l'assemblée sous un prétexte quelconque. Je n'ai pas le

moindre doute sur l'événement. Je suis aussi certain de voir Frank ici, avant le quinze de janvier, que je suis sûr d'y être moi-même aujourd'hui; mais votre bonne amie (faisant signe de regarder au haut bout de la table) a si peu de caprices, et en a si peu vu à Hartfield, qu'elle ne peut pas en calculer les effets, comme j'ai été à même de le faire pendant long-tems."

„Je serais fâchée qu'il y eût le moindre doute sur l'arrivée de M. Frank, répliqua Emma; mais je suis disposée à être de votre avis, monsieur Weston. Si vous croyez qu'il vienne, je le croirai aussi, car vous connaissez Enscombe."

„Oui, j'ai quelques raisons de le connaître, quoique je n'y aie jamais été de ma vie. C'est une étrange femme! Mais je ne me permets jamais de mal parler d'elle, à cause de Frank; car je crois véritablement qu'elle l'aime beaucoup. Je m'étais accoutumé à penser qu'elle ne pouvait aimer qu'elle-même; mais elle a toujours eu

des bontés pour lui (à sa manière il est vrai; il fallait lui passer ses caprices, ses fantaisies, et ne faire absolument que ce qui lui plaisait); et ce n'est pas un petit honneur à Frank, suivant moi, d'avoir gagné son affection; car, quoique je ne confierais qu'à vous ce que je vais dire, elle a le coeur aussi dur qu'une pierre, et un caractère diabolique."

Le sujet de cette conversation plaisait tant à Emma, qu'elle la reprit avec madame Weston, aussitôt qu'elles eurent quitté la table pour passer dans le salon: elle lui fit son compliment, observant cependant que la première entrevue devait un peu l'alarmer. Madame Weston avoua que cela était vrai, mais ajouta qu'elle serait charmée d'éprouver l'anxiété que devait causer une première entrevue, au tems où on disait qu'elle était fixée.

„Je n'ai pas tant de confiance que M. Weston, et je crains qu'il n'arrive pas. M. Weston vous a sans doute dit où affaire en était?"

„Oui, il semble que tout dépend

de l'humeur bonne ou mauvaise de madame Churchill; c'est ce qu'il y a de plus certain dans le monde."

„Ma chère Emma, répliqua, en riant madame Weston, qu'elle certitude y a-t-il dans un caprice? Et se tournant vers Isabelle, qui venait d'entrer."

„Vous saurez, ma chère madame Knightley, que nous ne sommes pas si assurés de l'arrivée de M. Eranck Churchill, que son père semble l'être. Elle dépend entièrement du bon plaisir de sa tante, enfin de son caractère. A vous, à mes deux filles, je puis confier la vérité."

„Madame Churchill commande à Enscombe; c'est une femme d'un étrange caractère; et le départ de Frank dépend absolument d'elle."

„Oh! madame Churchill, tout le monde la connaît, dit Isabelle; et je vous assure que je ne pense jamais à ce pauvre jeune homme sans en avoir pitié. C'est une chose affreuse que de passer sa vie avec une femme d'un mauvais naturel. C'est ce qu'heureu-

sement nous n'avons pas éprouvé ; mais une pareille vie doit être bien misèrable. Quel bonheur qu'elle n'ait jamais eu d'enfans ! Pauvres petites créatures, qu'elle les aurait rendues malheureuses !"

Emma eût désiré d'être seule avec madame Weston; elle en eût appris davantage, car elle lui parlait plus ouvertement qu'elle ne faisait à Isabelle, et pensait qu'elle ne lui cacherait rien relativement aux Churchill, excepté les vues que son imagination lui faisait supposer qu'on avait sur le jeune homme: mais pour le moment on n'en pouvait dire davantage. M. Woodhouse suivit bientôt les dames au salon. Il ne pouvait supporter de rester long-tems à table; il n'aimait pas plus le vin que la conversation; et ce fut de grand coeur qu'il vint joindre celles avec qui il était toujours fort à son aise. Tandis qu'il causait avec Isabelle, Emma trouva l'occasion de dire à madame Weston.

„Ainsi, vous n'êtes donc pas certaine de recevoir la visite de vôtre fils.

J'en suis fâchée. La première entrevue vous inquiète sans doute; et le plus tôt qu'elle aura lieu, sera le mieux pour vous."

„Oui, et chaque délai en fait craindre d'autres. Quand bien même la visite de la famille des Braithwate serait remise à un autre tems, je craindrais encore qu'on ne trouvât quelque excuse pour tromper notre attente. Je ne crois pas qu'il ait aucune répugnance à venir; mais je suis sûre que les Churchill désirent le garder pour eux seuls. Ils en sont jaloux au point, qu'ils trouvent mauvais qu'il ait des égards pour son père. Enfin, je ne suis pas disposée à croire à son arrivée; et je désirerais que M. Weston n'y eût pas tant de confiance."

„Il faut qu'il vienne, s'écria Emma; il faut qu'il vienne, ne fût-ce que pour rester deux jours: et il est difficile de concevoir qu'un jeune homme ne prenne pas sur lui une si petite liberté. Une jeune femme, si elle tombe en de mauvaises mains, peut être chagrinée: on peut lui empêcher de

voir les personnes qu'elle aime; mais on ne peut comprendre qu'un jeune homme soit tenu de si près, qu'il ne lui soit pas possible de passer huit jours chez son père, si cela lui plaît."

„Il faudrait être à Enscombe, connaître la famille, avant de décider ce qu'il pourrait faire, répliqua madame Weston; il est bon de ne pas juger légèrement les individus d'une famille quelconque; mais celle d'Enscombe, je pense, ne peut pas être jugée d'après les régles générales. Cette femme est si déraisonnable, et tout le monde lui obéit."

„Mais elle aime tant son neveu; elle lui est si attachée."

„Maintenant, d'après ce que je sais de madame Churchill, il serait très-naturel, que ne faisant aucun sacrifice pour le bonheur de son mari, à qui elle doit tout, et qui est au contraire victime de ses caprices, elle soit à son tour gouvernée par son neveu, à qui elle ne doit rien."

„Ma très-chère Emma, douée d'un si heureux naturel que vous l'êtes, ne

prétendez pas parler d'un très-mauvai caractère, ni établir des règles pour en juger: il faut l'abandonner à lui-même. Je ne doute pas que Frank, de tems à autre, n'ait de l'influence sur elle; mais il lui est tout à fait impossible de savoir à l'avance quand il en aura."

Emma, après l'avoir écoutée, dit froidement:

„Je ne serai satisfaite que lorsqu'il arrivera."

„Il peut avoir beaucoup d'influence sur elle en certaines occasions, continua madame Weston, mais aucune en d'autres; et parmi ces dernières, il n'est que trop probable que la permission de venir nous voir ne tienne le premier rang."

CHAPITRE XV.

M. WOODHOUSE fut bientôt disposé à prendre du thé, et quand il l'eut pris, il désira s'en retourner, et ses trois compagnes eurent beaucoup de

peine à lui faire prendre patience jusqu'à l'arrivée des messieurs.

M. Weston causa beaucoup, il n'était jamais pour les séparations prématurées. Enfin M. Elton, radieux, fit son entrée au salon. Madame Weston et Emma étaient assises sur un sofa; il les joignit, et sans trop d'invitation, il se plaça entre elles.

Emma, animée par l'amusement que lui procurait l'idée de l'arrivée de M. Frank Churchill, était portée à oublier l'inconséquence de sa conduite, et à le traiter comme de coutume et lorsqu'il commença à parler d'Henriette, elle l'écouta avec un gracieux sourire.

Il témoigna une extrême inquétude au sujet de sa belle et charmante amie, et demanda si on avait eu de ses nouvelles. Depuis qu'on était à Randalls, il sentait un malaise, il était forcé d'avouer que la nature de sa maladie lui causait de vives alarmes. Il parla long-tems et assez bien sur le même sujet, sans paraître attendre de réponse; mais toujours préoccupé de la terreur qu'il avait des maux de gorge, Emma sympathisait avec lui.

Mais à la fin elle changea d'avis, quand elle vit qu'il craignait plus que le mal de gorge lui fût plus pernicieux à elle-même qu'à Henriette. Plus inquiet qu'elle échappât à l'infection, que de l'existence de l'infection elle-même, il la pria très-instamment de ne plus entrer, pour le présent, dans la chambre de la malade, et la supplia de lui promettre de ne pas en courir les risques jusqu'à ce qu'il eût vu M. Perry, et su ce qu'il en pensait; et quoiqu'elle pût faire pour l'engager, en riant, à parler différemment, elle ne put l'empêcher à continuer à exprimer l'extrême sollicitude qu'il avait pour elle. Son chagrin éclata, elle ne put le cacher. Il prétendait être amoureux d'elle, au milieu de l'être d'Henriette: insconstance qui, si elle était réelle, était aussi méprisable qu'elle devait être exécrée de tout le monde. Elle eut beaucoup de peine à se contenir. Il se tourna vers madame Weston, pour lui demander son assistance. Lui refuserait-elle son secours! Ne se joindrait-elle pas à lui pour engager ma-

demoiselle Woodhouse à n'aller chez madame Goddard que lorsqu'elle saurait que la maladie de mademoiselle Smith n'était pas contagieuse! Il n'aurait de repos que lorsqu'elle lui en aurait donné sa promesse. Ne l'aiderait-elle pas à l'obtenir?

„Si scrupuleuse pour autrui, continua-t-il, et si peu soigneuse pour elle-même, elle voulait que je restasse à la maison, pour soigner mon rhume, et cependant elle ne veut pas promettre d'éviter le danger de gagner un mal de gorge ulcéré. Approuvez-vous cela, madame Weston? Soyez juge entre nous: n'ai-je pas droit de me plaindre? Je compte sur vous, vous me seconderez."

Emma vit que madame Weston était on ne peut pas plus surprise d'entendre des paroles qui signifiaient qu'il avait le droit de les proférer; quant à elle, elle se sentit trop offensée pour pouvoir convenablement lui répondre. Elle se contenta de lui lancer un régard si sévère, qu'elle espéra qu'il rentrerait en lui-même: en même

tems elle quitta le sofa, et fut s'asseoir à côté de sa soeur. Elle n'eut pas le tems de s'appercevoir comme M. Elton avait pris la correction, à cause d'un nouvel incident: ce fut la rentrée de M. Jean Knightley, qui venait d'examiner quel tems il faisait, et qui les informa que la terre était couverte de neige; qu'il en tombait encore à gros flocons; que cette neige était poussée par un vent très-fort: il finit par ses paroles adressées à M. Woodheuse:

„Vous commencez vos engagemens d'hiver avec beaucoup de courage, Monsieur. Voilà du nouveau pour vos chevaux et votre cocher, de voyager à travers une tempête de neige!"

Le pauvre M. Woodhouse, consterné, garda le silence; mais les autres avaient quelque chose à dire. Chacun fut surpris ou ne le fut pas; mais tous avaient des questions à faire, ou des consolations à donner. Madame Weston et Emma essayèrent de tout leur pouvoir de lui faire bon courage et de détourner son attentien de ce qu'avait

dit son gendre, qui suivait son triomphe avec un peu de dureté.

„J'admire votre résolution, Monsieur, dit-il, de vous exposer dehors par un tems pareil; car enfin vous avez pu prévoir qu'il neigerait bientôt."

„Tout le monde le voyait. J'approuve fort votre courage, et certainement nous arriveront parfaitement bien à la maison. Une couple d'heures de neige de plus ne rendra pas la route impraticable; et nous avons d'ailleurs deux voitures. Si la première est renversé par la tempête, à l'endroit le plus découvert, l'autre ira au secours des voyageurs. J'oserais parier que nous arriverions sains et saufs à Hartfield, vers minuit."

M. Weston triompha d'une autre manière; il avoua qu'il savait depuis quelque tems qu'il neigeait, mais qu'il n'en avait pas parlé de peur d'alarmer M. Woodhouse, et occasionner un départ précipité. Quant à y avoir sur la terre une grande quantité de neige, ou la probabilité qu'il en tom-

bât assez pour rendre leur retour à la maison impraticable, ce n'était qu'une plaisanterie. Il craignait au contraire qu'on ne trouvât aucune difficulté, tant il aurait de plaisir de les garder à Randalls ; qu'il espérait qu'on pourrait les placer tous convenablement. Il appela sa femme, pour qu'elle assurât, comme lui, qu'avec un peu d'intelligence tout le monde serait logé, quoiqu'il sut parfaitement que la chose était impossible, puisqu'ils n'avaient que deux chambres à donner.

„Que faut-il faire, ma chère Emma? Que faut-il faire?" fut la seule exclamation de M. Woodhouse, et tout ce qu'il put dire pendant quelque tems. Il s'adressait à elle pour le secourir; et l'assurance qu'elle lui donna qu'il n'y avait pas le moindre danger, qu'ils avaient d'excellens chevaux, conduits par Jacques, et tant d'amis autour d'eux, toutes ces observations lui rendirent un peu de courage. Les alarmes de sa fille aînée égalaient les siennes. L'horreur d'être bloquée à Randalls, tandis que ses enfans étaient à

Hartfield, la faisait horriblement souffrir; et s'imaginant que la route était encore praticable pour des gens hardis, mais qu'il ne fallait pas perdre de tems. Elle voulait à toute force qu'on décidât que son père et Emma resteraient à Randalls, et que son mari et elle bravassent tous les dangers de la route et du mauvais tems.

„Vous feriez bien, mon cher ami, de faire venir la voiture, dit-elle; je suis sûre que nous passerons si nous partons sur-le-champ; et si nous trouvons quelques mauvais pas je descendrai et je marcherai. Je n'ai pas peur, et je serais en état de faire la moitié du chemin à pied. Je pourrais changer de souliers en arrivant à la maison, et vous savez qu'en marchant on ne s'enrhume pas."

„En vérité! repliqua-t-il, eh bien! ma chère Isabelle, ce cerait la chose la plus extraordinaire, car tout vous enrhume. Aller à pied à la maison! Vous êtes joliment chaussée pour cela. Les chevaux auront assez de peine à s'en tirer."

Isabelle se tourna vers madame Weston, pour qu'elle donnât son approbation au plan qu'elle venait de former; elle ne fit que l'approuver simplement. Isabelle s'adressa ensuite à Emma, mais Emma pensait encore qu'il n'était pas impossible de partir tous ensemble; et l'on était encore à discuter ce point, lorsque M. Knightley, qui était sorti immédiatement après le rapport de son frère, rentra et leur dit qu'il avait été examiner la route, et pouvait assurer qu'il n'y avait pas la moindre difficulté à regagner la maison, quand on voudrait, soit à présent, soit une heure plus tard. Il avait fait assez de chemin sur la route d'Higbury, pour se convaincre qu'il n'y avait nulle part plus d'un demi-poûce de neige, et que dans beaucoup d'endroits la terre en était à peine couverte. Qu'à présent il tombait encore quelques flocons, mais que les nuages se divisaient, et qu'il y avait la plus grande apparence que le tems allait se mettre au beau. D'ailleurs il avait parlé, ajouta-t-il, aux deux cochers,

qui l'avaient assuré qu'il n'y avait absolument rien à craindre. Ces bonnes nouvelles firent plus grand plaisir à Isabelle; Emma en fut bien aise aussi par rapport à son père, qui fut rassuré autant que sa constitution et sa faiblesse le lui permettaient; mais l'alarme qu'on lui avait donnée ne laissait aucun espoir qu'il se rassurât entièrement, tant qu'il resterait à Randalls. Il était persuadé qu'il n'y avait pas danger à s'en retourner à la maison; mais on ne put lui persuader qu'il n'y en eût pas à rester. Tandis qu'on était occupé à raisonner pour et contre, M. Knightley et Emma décidèrent l'affaire par les courtes sentences suivantes :]

„Votre père est mal à son aise; pourquoi ne partez-vous pas?"

„Je suis prête, si tout le monde l'est."

„Voulez-vous que je sonne?"

„Oui, s'il vous plaît."

On sonna, les voitures furent ordonnées, et Emma espéra que dans quelques minutes un de ces fâcheux

compagnons serait remis chez lui pour cuver son vin, et que l'autre recouvrerait sa sérénité lorsque cette terrible visite serait finie.

Les voitures arrivèrent, et M. Woodhouse, à qui on pensa toujours le premier en pareille occasion, fut conduit à la sienne par MM. Knightley et Weston. Mais tout ce que l'un et l'autre purent lui dire, ne put prévenir une autre attaque de peur, occasionnée par la vue de la neige qui venait de tomber, et parce que la nuit était plus noire qu'il ne s'y était attendu.

Il craignait de faire un mauvais voyage, et que la pauvre Isabelle ne fût mécontente. Venait ensuite la pauvre Emma, qui serait obligée de rester derrière, dans la seconde voiture. Il ne savait pas trop à quoi se déterminer. Il fallait rester le plus près les uns des autres que possible. On parla à Jacques, et il eut l'ordre d'aller très-doucement et d'attendre la seconde voiture. Isabelle monta avec son père; M. Jean Knightley, oubliant qu'il n'était pas de cette partie-là, s'élança

dedans après sa femme, tout naturellement, et Emma, escortée par M. Elton, à la seconde voiture, trouva qu'on fermait légalement la portière sur eux deux, et qu'ils devaient avoir une tête-à-tête en carosse. Elle n'y eût pas trouvé à redire; au contraire elle en aurait été enchantée, sans les soupçons qu'elle avait conçus pendant cette journée : ils se seraient entretenus d'Henriette, et les trois quarts de mille qu'ils auraient à faire ensemble ne lui auraient pas paru longs. Mais à présent elle aurait désiré ne pas se trouver seul avec lui. Elle croyait qu'il avait un peu trop bu du bon vin de M. Weston, et que certainement il dirait quelques sottises.

Pour le contenir le plus qu'elle pourrait, par la conduite qu'elle voulait tenir avec lui, elle se préparait à lui parler avec beaucoup de calme et de gravité, du tems et de la nuit; mais à peine avait-elle commencé, à peine étaient-ils sortis de la barrière, et avaient joint l'autre voiture, qu'il lui coupa la parole, lui saisit la main, et la pria de l'écouter avec attention. Il

faisait l'amour tout de bon. Profitant de cette première occasion, il déclara ses sentimens avec énergie (ses sentimens étaient déjà connus, il s'en flattait, il espérait, il craignait, il adorait, il protestait qu'un refus serait pour lui une sentence de mort. Mais il espérait que son sincère attachement, le plus ardent amour, une passion sans exemple, ne pourraient manquer de faire leur effet, et il finit par dire qu'il était décidé à être accepté, et cela le plus tôt possible. C'était *exactement* cela.

Sans scrupule, sans apologie, et même avec un air d'assurance, l'amant d'Henriette se déclarait ouvertement le sien. Elle essaya de l'arrêter, mais envain. Quoique très-fâchée, sa position l'engagea à se modérer, en lui parlant. Elle croyait pouvoir attribuer à l'ivresse une partie des folies qu'il venait de débiter, et que dans une heure il n'y penserait plus. Ainsi, d'un air moitié sérieux et moitié enjoué, air mixte qu'elle crut convenir à sa situation présente, elle répliqua :

„Je suis extrêmement étonnée, M. Elton. C'est à moi! Vous vous oubliez. Vous me prenez pour mon amie. J'aurai beaucoup de plaisir à transmettre à mademoiselle Smith tout ce qu'il vous plaira de me confier pour elle; mais cessez de vous adresser à moi, je vous en prie."

Mademoiselle Smith! Porter un message à mademoiselle Smith! Que veut-elle dire? Et il répéta ces paroles avec une telle assurance, un ton de surprise si décidé, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire avec vivacité:

„M. Elton, votre conduite est on ne peut pas plus extraordinaire! Je ne puis l'attribuer qu'à l'état où vous êtes; vous n'êtes plus le même homme, autrement vous ne me parleriez pas à moi, ni d'Henriette, comme vous le faites. Ayez assez de pouvoir sur vous-même, pour n'en pas dire davantage, et j'oublierai tout."

M. Elton avait assez bu pour être en gaîté, mais pas assez pour perdre le jugement. Il savait très-bien ce qu'il faisait, et ayant protesté contre

ses soupçons, comme lui étant injurieux, et parlé légèrement du respect qu'il avait pour mademoiselle Smith, comme son amie, il s'étonna qu'on en eût fait mention. Alors il reprit son sujet, parla encore avec force de sa passion, et demanda de la manière la plus pressante une réponse favorable.

Elle le prit alors moins pour un homme ivre que pour un inconstant et un présomptueux; aussi elle répliqua très-brusquement:

„Il m'est impossible d'avoir aucun doute maintenant, vous vous êtes expliqué trop clairement. M. Elton, je ne puis vous exprimer mon étonnement. Après la conduite que vous tenez avec mademoiselle Smith, depuis un mois, et dont j'ai été témoin, après avoir journellement observé les attentions infinies que vous aviez pour elle, vous osez vous adresser à moi: c'est une légèreté de caractère que j'aurais cru impossible! Croyez-moi, monsieur, je suis éloigné très-

éloignée d'être flattée des sentimens que vous me montrez."

„Grand dieu! s'écria M. Elton, que signifie tout cela? Mademoiselle Smith! jamais de ma vie je n'ai pensé à mademoiselle Smith, et n'ai jamais eu d'attention pour elle, que parce qu'elle était votre amie: sans cette raison, je me serais fort peu soucié qu'elle fût en vie ou morte. Si elle a cru autre chose, elle s'est trompée, et j'en suis fâché, très-fâché. Mais, mademoiselle Smith, en vérite? Oh! mademoiselle Woodhouse, qui pourrait penser à mademoiselle Smith, quand on a le bonheur de vous voir? Non, sur mon honneur, il n'y a point de légèreté dans mon caractère. Je n'ai jamais pensé à d'autre qu'à vous. Je proteste n'avoir jamais eu d'attentions pour qui que ce soit. Tout ce que je fais, tout ce que je dis depuis quelque tems, n'a pour but que de vous prouver que je vous adore. Il est impossible que vous en doutiez. Non! (il ajouta avec un ton sentimental) je suis assuré que

vous vous en êtes aperçue, et que vous m'avez compris."

On ne peut décrire ce qu'Emma sentit à l'entendre parler ainsi, ni quelle fut la sensation désagréable qu'elle éprouva; elle était trop oppressée pour pouvoir répondre sur-le-champ. M. Elton, avantageux de son naturel, prit ce moment de silence pour un consentement tacite, et essaya de lui reprendre la main, en s'écriant avec gaîté,

„ Ma charmante demoiselle, permettez-moi d'interprêter en ma faveur cet intéressant silence. Il prouve que depuis long-tems vous m'avez compris."

„ Non, Monsieur," s'écria Emma, vous vous trompez. Loin de vous avoir compris, j'ai été dans l'erreur la plus complète sur les vues que vous aviez jusqu'à ce moment. Quant à moi, je suis très-fâchée que vous me les ayez fait connaître. Rien au monde n'est plus loin de ma pensée. Votre attachement pour mon amie, les attentions que vous aviez pour elle

(du moins je le croyais ainsi), me faisaient le plus grand plaisir; et je désirais vivement que vous réussissiez: mais si j'avais pu supposer que ce n'était pas elle qui vous attirait à Hartfield, j'aurais soupçonné votre jugement de peu de solidité, en vous voyant y faire de si fréquentes visites."

„Dois-je croire que vous n'ayez jamais recherché mademoiselle Smith? que vous n'ayez jamais pensé sérieusement à elle?"

„Jamais, mademoiselle, s'écria-t-il d'un ton piqué, jamais, je vous assure. Moi, penser sérieusement à mademoiselle Smith! Mademoiselle Smith est une bonne fille; je désirerais de bon coeur qu'elle fût bien mariée. Je lui veux beaucoup de bien: et il y a sans doute des hommes qui ne formeraient aucune objection. Chacun trouve à s'assortir. Mais quant à moi, je ne suis pas si embarrassé de ma personne. Il faudrait désespérer de contracter une alliance sortable, pour être obligé de rechercher mademoiselle Smith! Non, mademoiselle, mes

visites à Hartfield n'ont été que pour vous seule; et les encouragemens que j'ai reçus .... "

„ Des encouragemens ! Moi ! vous vous êtes grandement trompé. Je ne vous ai vu que comme l'amant de mon amie; de toute autre manière, vous ne pouviez être pour moi qu'une connaissance ordinaire. Je suis au desespoir que cette méprise ait eu lieu; mais elle cesse à tems. Si elle eût continué mademoiselle Smith aurait pu mal interprêter vos vues, ne soupçonnant probablement pas plus que moi qu'il existât entre vous et elle une si grande inégalité. Mais la chose étant ainsi, il n'y a qu'une seule personne de trompée; et j'espère qu'elle ne le sera pas long-tems. Quant à présent, je ne pense pas du tout à me marier."

La colère l'empêcha de répondre. La manière décidée dont elle s'était expliquée, ne pouvait l'engager à descendre aux prières; et dans cet état de mortification et de ressentiment qu'ils partageaient, ils furent obligés de rester ensemble quelques instans de

plus, car les craintes de M. Woodhouse les forcèrent d'aller au pas. S'ils n'avaient pas été irrités, leur situation aurait été plus embarrassante: et, sans se douter du moment où la voiture entrerait dans le chemin du presbytère, ils se trouvérent à la porte de sa maison, et il descendit sans proférer un seul mot. Emma crut devoir lui souhaiter une bonne nuit; il la remercia froidement et d'un ton fier; et elle arriva à Hartfield extraordinairement agitée.

Elle fut reçue avec des transports de joie inexprimables, par son père, qui tremblait de la savoir seule, en voiture, depuis le presbytère, près duquel il y avait un tournant, dont il ne pouvait se rappeler sans frémir, et encore, n'ayant qu'un cocher ordinaire, qui n'était pas expérimenté comme Jacques. Il semblait qu'on n'attendait qu'elle pour que tout allât bien; car M. Jean Knightley, honteux de la mauvaise humeur qu'il avait montrée était rempli d'attentions pour M. Woodhouse, et si empressé de lui plaire,

qu'il parut près d'accepter une écuellée de gruau, reconnaissant qu'il n'y avait rien de plus sain: et cette journée se termina heureusement pour tout le monde, excepté Emma. Jamais ses esprits n'avaient été si bouleversés; et elle dut faire de grands efforts pour paraître attentive et bonne humeur, jusqu'à ce que l'heure de se séparer lui permît de se livrer en liberté à ses réflexions.

CHAPITRE XVI.

Lorsque la femme de chambre l'eut déshabillée, elle s'assit pour penser à sa déplorable aventure. C'était, en effet, une triste affaire. Des projets si bien conçus, et si misérablement renversés. Quel coup pour Henriette. Rien ne la chagrinait davantage. Chaque partie de cette malheureuse transaction lui causait des peines et de l'humiliation; mais ce n'était rien en comparaison des maux qu'Henriette allait souffrir; et elle se serait condamnée

elle-même volontiers à beaucoup plus de mortifications pourvu qu'elle seule sentît les mauvais effets des erreurs dont elle s'était rendue coupable.

„Si je n'avais pas persuadé à Henriette d'aimer cet homme-là, je me serais soumise à tout de bonne grâce: j'aurais vu sa présomption sans me plaindre. Mais la pauvre Henriette, comment pouvait-elle s'être trompée aussi grossièrement! Il a protesté qu'il n'avait jamais pensé à Henriette; jamais. Elle essaya de regarder en arrière; mais elle ne vit que confusion. Sa conduite, néanmoins, devait avoir eu quelque chose de chancelant, de douteux; autrement elle n'aurait pu s'y méprendre."

Le portrait! Quel empressement il avait montré au sujet du portrait! Et la charade! et cent autres circonstances. N'était-il par clair que tout cela s'adressait à Henriette? A la vérité la charade, avec son esprit pénétrant; mais ensuite ces doux yeux. De fait, ces expressions n'appartenaient ni à l'une ni à l'autre: c'était une macé-

doine sans goût, et mal assaisonnée. Qui aurait pu deviner quelque chose à une production aussi sotte?

Elle avait, il est vrai, remarqué, et surtout depuis quelque tems, qu'il affectait envers elle une galanterie hors de saison; mais elle attribuait cela à ses manières, à une erreur de jugement, à son défaut de connaissances, à son manque de goût, et comme une preuve qu'il n'avait pas toujours fréquenté la bonne société. Malgré ses manières doucereuses, il manquait souvent d'élégance; mais jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais soupçonné qu'il eût d'autre intention que celle de lui témoigner de la reconnaissance et du respect, comme ami d'Henriette. C'était à M. Jean Knightley qu'elle devait la première idée du contraire. La pénétration des deux frères était indubitable. Elle se souvenait de ce que M. Knightley lui avait dit au sujet de M. Elton, ses avis, la certitude que M. Elton ne contracterait pas un mariage imprudent: tout cela lui fournissait une preuve que son caractère

lui était mieux connu qu'à elle. Cette idée la fit rougir. Quelle mortification! Mais M. Elton a prouvé à plusieurs égards le contraire de ce que je le croyais : orgueilleux, s'en faisant accroire, impérieux, ayant de grandes prétentions, et comptant pour rien les sensations d'autrui. Contradictoirement au cours naturel des choses, en voulant faire la cour à Emma, M. Elton perdit beaucoup dans son esprit. Ses propositions et ses offres lui furent inutiles. Elle dédaignait son attachement, et se croyait insultée par l'espoir qu'il avait conçu. Il désirait se bien marier; et ayant l'arrogance de jeter les yeux sur elle, il se prétendit amoureux; mais elle était sûre qu'il prendrait son mal en patience. Elle n'avait remarqué aucune preuve d'affection dans son langage ni dans ses manières. Il avait soupiré, il s'était servi de belles paroles; mais, selon elle, ce n'était pas ainsi que s'exprimait le véritable amour. Il était inutile de s'apitoyer sur lui. Sa seule ambition le portait à s'élever dans le mon-

de, et à s'enrichir; et si mademoiselle Woodhouse d'Hartfield, héritière de sept cent vingt mille francs, ne pouvait pas s'obtenir aussi aisément qu'il l'avait espéré, il essayerait bientôt de faire la cour à n'importe quelle demoiselle qui n'aurait que quatre ou même deux cent mille francs de dot.

Mais, de l'entendre parler d'encouragemens, prétendre qu'elle ait eu connaissance de ses vues, qu'elle les ait favorisées, songeant enfin à l'épouser; de se supposer son égal en esprit et en naissance; mépriser son amie, connaissant si bien la gradation des rangs au-dessus de lui; assez aveugle pour ne pas voir ceux qui sont au-dessus; pour penser qu'il pouvait, sans être taxé de présomption, lui faire la cour! C'est ce qu'elle ne pouvait supporter.

Il n'était peut-être pas juste de le croire capable de reconnaître son infériorité en talens et en finesse d'esprit: l'absence de ces qualités ne lui permettait pas de la sentir; mais il devait savoir que par la fortune et le rang,

elle était fort au-dessus de lui. Il n'ignorait pas que les Woodhouse, branche cadette d'une très-ancienne famille, étaient dans le pays depuis plusieurs générations, et que les Elton n'étaient rien. La terre d'Hartfield n'était pas considérable, ce n'était qu'une espèce d'entaille dans celle de Donwell-Abbey, à laquelle tout le reste d'Highbury appartenait; mais leur fortune provenant d'un autre côté, les mettait au pair avec le propriétaire de Donwell; et les Woodhouse jouissaient depuis long-tems de la plus haute considération dans le pays où M. Elton ne s'était établi que depuis deux ans, pour y faire son chemin comme il pourrait; sortant d'une famille mercantile, il n'avait d'autre recommandation que sa cure et sa conduite. Mais il s'était mis dans la tête qu'elle était amoureuse de lui: c'est certainement sur cela qu'il comptait; et après s'être désolée pendant quelque tems sur sa propre conduite, qui avait été trop familière avec lui, et la présomption de M. Elton, Emma fut obligée, par sa propre cons-

cience, de s'arrêter et de convenir qu'elle l'avait traité avec une obligeance, une complaisance et des attentions si marquées que, supposant qu'il ignorât véritablement le motif qui la faisait agir, cette conduite pouvait donner le droit à un homme aussi peu observateur et aussi peu délicat que M. Elton, de penser qu'il était fort avant dans ses bonnes grâces; si elle avait mal interprêté ses véritables sentimens, elle ne devait pas s'étonner, qu'aveuglé par l'intérêt, il eût aussi méconnu les siens.

La première erreur et la plus fatale venait d'elle. Elle avait eu tort. C'était une folie de s'être donné tant de peine pour joindre deux personnes qui, sans elle, n'y auraient jamais pensé. Elle avait été trop loin, elle s'était fait un jeu d'une chose très-sérieuse. Elle eut honte de sa conduite, et se promit bien d'éviter de pareilles fautes.

„C'est moi qui ai persuadé à Henriette de s'attacher à cet homme. Elle n'aurait peut-être jamais pensé à lui, sans moi; et certainement elle n'aurait

jamais osé se flatter d'en être aimée, si je ne l'avais assurée de l'affection qu'il avait pour elle; car elle est aussi humble et aussi modeste que je croyais qu'il l'était. Oh! si je m'étais contentée de lui persuader de ne pas accepter le jeune Martin. En cela j'avais certainement raison; c'était très-bien fait. J'aurais dû m'arrêter là, et laisser le reste au tems et au hasard. Je l'introduisais dans la bonne compagnie, et lui donnais par là occasion de plaire à quelque galant homme: je ne devais rien entreprendre de plus. Mais à présent la pauvre fille elle aura du chagrin pendant long-tems. Je n'ai pas été véritablement son amie; et si elle ne prend pas son malheur fortement à coeur, je ne vois personne qui lui convienne. Guillaume Coxe. Oh! non, je ne puis souffrir ce Guillaume Coxe; c'est un impertinent petit procureur."

Elle s'arrêta, rougit, et se mit à rire d'être retombée si promptement. Ses idées se tournèrent sur un sujet plus sérieux, elle pensa à ce qui était arrivé,

au point où en était la chose, et aux suites qu'elle aurait. Ses réflexions ne furent pas couleur de rose. Il fallait annoncer cette terrible nouvelle à Henriette, entendre les plaintes qu'elle faisait et la voir souffrir. Venait ensuite la considération des entrevues futures; décider si on les continuerait oui ou non; le moyen de surmonter ses sensations, de cacher son ressentiment et d'éviter l'éclat de tout cela pendant long-tems; enfin elle se mit au lit, sans avoir rien arrêté, excepté qu'elle avait commis une énorme faute.

La jeunesse et la gaîté naturelle d'Emma ne manquèrent pas à son réveil de la rendre à elle-même, quoique la veille, avant de se coucher, elle fût très-affligée. La fraîcheur du matin a de l'analogie avec la jeunesse, et lorsqu'un accident n'est pas assez grave pour nous empêcher de dormir, il est certain qu'à notre réveil nos peines s'adoucissent, et notre espoir revient.

Emma se leva plus disposée à se consoler, qu'elle ne l'était la veille, et

crut que l'affaire tournerait mieux qu'elle n'avait osé l'espérer.

C'était pour elle une grande consolation que M. Elton ne peut être assez amoureux d'elle, et qu'il ne fût pas assez aimable pour qu'elle eût aucun regret de voir ses espérances déçues. Elle en goûtait une autre, c'est que les sensations d'Henriette n'étaient pas d'une nature à jeter de profondes racines, et que d'ailleurs personne autre que les trois parties principales n'ayant aucune connaissance de ce qui était arrivé, son père n'en pourrait être affecté.

Ces pensées la réjouirent, et la vue d'une grande quantité de neige qui couvrait la terre, lui fut aussi très-agréable; car tout ce qui pouvait empêcher les trois personnages en question de se trouver ensemble ne pouvait que lui plaire, pour le présent.

Elle fut enchantée que le tems, quoique ce fût le jour de Noël, l'empêchât d'aller à l'église. M. Woodhouse aurait jeté les hauts cris, si elle avait essayé de s'y rendre, par conséquent

elle était hors de danger d'exciter des idées désagréables ou d'en recevoir. La terre couverte de neige, l'atmosphère variable entre la glace et le dégel, espèce de tems peu favorable à faire de l'exercice, la pluie ou la neige tous les matins, et le soir la gelée la retinrent prisonnière pendant plusieurs jours. Elle ne put correspondre avec Henriette, que par écrit. Point d'église le dimanche, et elle n'avait pas besoin de chercher à excuser l'absence de M. Elton. Il faisait un tems qui permettait à tout le monde de garder la maison, et quoiqu'elle crût, qu'elle espérât même qu'il s'amusait chez quelques-uns de ses voisins, il était très-plaisant pour elle de voir son père persuadé qu'il était seul, renfermé chez lui, et trop prudent pour sortir, et de lui entendre dire à M. Knightley, qu'aucun tems n'empêchait de venir à Hartfield.

„Ah! M. Knightley, pourquoi ne restez-vous pas chez vous comme ce pauvre M. Elton?"

Ces jours de réclusion auraient été fort agréables, sans l'inquiétude particulière qui ne la quittait pas.

Cette vie retirée convenait beaucoup à son frère dont les sensations étaient toujours fort importantes à la compagnie; d'ailleurs il s'était tellement défait de sa mauvaise humeur à Randalls, qu'il fut on ne peut pas plus aimable pendant le reste de son séjour à Hartfield : il fut agréable et obligeant, et parla bien de tout le monde. Néanmoins malgré la satisfaction présente qu'elle éprouvait, malgré ses espérances et le bienfait du délai qui lui était accordé, l'explication qu'elle devait avoir avec Henriette, ne lui permettait pas d'être parfaitement à son aise.

Monsieur et madame Knightley ne restèrent guère plus long-tems à Hartfield. Bientôt le tems s'améliora de manière à permettre de voyager. M. Woodhouse essaya, suivant sa coutume, de persuader à sa fille de rester avec ses enfans, mais ce fut en vain; ils partirent, et il se lamenta de nou-

veau sur la destinée de la pauvre Isabelle. Et cette pauvre Isabelle qui passait sa vie avec les personnes qu'elle aimait à l'adoration, dont elle admirait le mérite; n'apercevant jamais aucun de leurs défauts; et toujours occupée à faire du bien, était néanmoins le modèle des femmes heureuses.

Le soir du jour de leur départ, on apporta à M. Woodhouse un billet de M. Elton, ce billet était long, poli, cérémonieux même, et disait, en commençant par les salutations ordinaires: „Qu'il se proposait de quitter Highbury le lendemain matin, pour se rendre à Bath, où, d'après les prières de plusieurs de ses amis, il comptait passer quelques semaines. Il regrettait infiniment, tant à cause du tems que de ses affaires, de ne pouvoir venir prendre congé de lui; qu'il conserverait toujours un agréable souvenir des civilités dont il avait bien voulu le combler, et que si M. Woodhouse avait des ordres à lui donner, il se trouverait très-heureux de les exécuter."

Emma fut très-agréablement surprise. L'absence de M. Elton était tout ce qu'elle désirait. Elle lui sut bon gré d'y avoir songé; cependant elle trouva mauvais qu'il en eût donné avis de la manière dont il l'avait fait. Il était impossible d'exprimer son ressentiment d'une façon plus claire, qu'en faisant des civilités à son père, sans faire la moindre mention d'elle, pas même en tête du billet. Il y avait un changement si marqué dans sa conduite, une solennité si peu judicieuse dans cette manière de prendre congé, et de ses remercîmens, qu'Emma crut que son père aurait quelques soupçons.

Il n'en eut point. Son père fut extrêmement surpris de la soudaine résolution qu'avait prise M. Elton d'entreprendre un voyage; il craignit pour sa sûreté; du reste il trouva le billet bien écrit. Il leur fut fort utile, car il fournit matière à discourir pendant le reste de leur soirée solitaire. M. Woodhouse parla encore de ses alarmes pour les voyageurs, et Emma, assez satisfaite, essaya de les dissiper avec sa

promptitude ordinaire. Elle résolut alors de ne plus rien cacher à Henriette; elle avait lieu de croire qu'elle était presque rétablie de son indisposition, et il était à désirer qu'elle eût autant de tems que possible pour se remettre de l'autre avant le retour de M. Elton. En conséquence elle se rendit le lendemain chez madame Goddard pour se soumettre à cette dure pénitence Elle avait à détruire des espérances qu'elle avait pris un soin extrême d'encourager, à paraître sous l'odieux caractère d'une rivale préférée, et reconnaître qu'elle s'était grossièrement trompée dans toutes ses idées, ses observations et ses prophéties, pendant les six dernières semaines qui venaient de s'écouler.

Cette confession renouvela la honte qu'elle avait sentie, et à la vue des pleurs d'Henriette, elle pensa qu'elle ne pourrait jamais se les pardonner.

Henriette écouta avec patience le récit d'Emma; elle ne blâma personne elle montra une candeur et une humilité qui charmèrent son amie.

Emma était portée à rendre toute la justice possible à sa modestie et à son ingénuité, et Henriette lui parut dans ce moment, posséder à un degré éminent, tout ce qu'il y a dans le monde de plus aimable et de plus attachant. Henriette ne croyait pas avoir sujet de se plaindre.

L'affection d'un homme comme M. Elton, était au-dessus de son mérite; jamais elle n'aurait pu s'en rendre digne, et personne, excepté une amie aussi tendre et aussi partiale que mademoiselle Woodhouse, n'eût cru à la possibilité de cette affection.

Elle pleura amèrement; mais son affliction était si naturelle, que si elle y eût mis plus de dignité, elle n'eût pas paru plus respectable aux yeux d'Emma. Elle l'écoutait avec sensibilité et employait tous les moyens possibles pour la consoler. Elle était convaincue que dans ce moment présent, Henriette lui était supérieure; et que de lui ressembler ferait plus pour son bien-être et son bonheur, que tout ce

que l'intelligence ou le génie pourraient faire.

Il était un peu tard pour apprendre à devenir simple et ignorante ; mais elle la quitta dans la ferme résolution d'être humble et discrète, et de ne plus s'abandonner à la vivacité de son imagination. Son second devoir maintenant, et qui ne le cédait qu'à ce qu'elle devait à son père, était de procurer à Henriette tout le bonheur possible, et de lui prouver son amitié d'une manière plus solide qu'elle ne l'avait fai en essayant de la marier. Elle la pri avec elle à Hartfield, la combla de caresses et d'attentions, s'efforça avec le secours de livres choisis et de la conversation, de chasser M. Elton de son coeur.

Elle savait que le tems seul pouvait la guérir complétement. Elle ne se croyait pas juge compétent sur une pareille matière, en général, ni en état de sympathiser avec un attachement qui avait M. Elton pour objet ; mais il lui paraissait raisonnable qu'à l'âge d'Henriette, sans la moindre espéran-

ce d'être payée de retour, elle pourrait faire assez de progrès vers sa guérison, avant le retour de M. Elton, pour jouir d'une tranquillité d'esprit qui lui permettrait de le voir comme une ancienne connaissance, sans courir les risques de sentir revivre ses sentimens pour lui, ou les augmenter.

Henriette le croyait parfait, et soutenait que personne ne l'égalait en beauté ni en bonté; ce qui prouvait à Emma qu'elle avait beaucoup plus d'affection pour lui qu'elle ne se l'était imaginé. Malgré cela il lui paraissait si naturel et si nécessaire qu'elle essayât de se délivrer d'une passion à laquelle l'objet aimé ne répondait pas, qu'elle espéra la voir s'amortir graduellement, au lieu de prendre de nouvelles forces.

Si M. Elton, à son retour, montrait son indifférence d'une manière évidente et marquée, ce dont elle ne doutait nullement, il était impossible qu'Henriette persistât à faire son bonheur de le voir, ou de se souvenir de lui.

Il était malheureux pour eux trois d'être fixés dans le même lieu, sans qu'il leur fût permis de le quitter, ou de cesser de se voir en changeant de société. Ils étaient donc forcés de se roncontrer. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de sauver les apparences.

Chez madame Goddard, un autre danger l'attendait. Ses compagnes parlaient sur un autre ton. M. Elton était l'objet de l'admiration de toutes les sous-gouvernantes et de toutes les grandes filles de la pension: et ce n'était qu'à Hartfield qu'elle en entendait parler avec froideur. Ce n'était donc que dans le lieu où elle avait reçu sa blessure, qu'elle pouvait trouver sa guérison: et Emma sentait qu'elle ne recouvrerait jamais la paix de l'âme, jusqu'à ce que son amie n'ait fait de grands progrès vers cette guérison.

CHAPITRE XVII.

M. Franck Churchill n'arriva pas. Lorsque le tems marqué approchait,

les craintes de madame Weston furent vérifiées par une lettre d'excuse. Quant à présent, on ne pouvait se passer de lui, à sa grande, très-grande mortification; cependant il avait l'espoir de venir à Randalls à une période peu éloignée.

Madame Weston fut très-affligée, et beaucoup plus que son mari, quoique ses espérances ne fussent pas aussi présomptueuses que les siennes: mais un esprit présomptueux, quoiqu'il espère presque toujours plus d'avantages qu'il n'en reçoit, n'est pas proportionnellement aussi puni qu'un autre de la non-réussite de ses espérances. Il oublie bientôt son manque de succès pour espérer de nouveau. M. Weston fut surpris et chagrin pendant une demi-heure; mais alors il pensa que si Franck venait deux ou trois mois plus tard, cela vaudrait beaucoup mieux: ce serait un meilleur tems de l'année; il ferait plus beau, et il pourrait rester plus long-tems qu'il n'aurait pu le faire, s'il fût venu plus tôt. Il prit alors son parti, et fut

consolé, tandis que madame Weston, d'un caractère plus craintif, ne prévoyait qu'une répétition d'excuses et de délais, et ajoutait à ses chagrins personnels, ceux qu'elle supposait à son mari.

Emma n'était pas alors dans le cas de se soucier beaucoup de l'arrivée de M. Franck Churchill: elle ne ressentait, à ce sujet, d'autres peines que les regrets, qu'on éprouvait à Randalls. Elle ne se sentait aucune inclination à faire connaissance avec lui. Son seul désir était d'être tranquille; mais comme il était important que ses raisons particulières fussent ignorées, elle prit sur elle-même de paraître comme à l'ordinaire, et se comporta envers madame Weston avec tout le zèle et l'intérêt que leur amitié exigeait.

Ce fut elle qui, la première, l'annonça à M. Kinghtley, et déclama autant qu'il était nécessaire (et comme elle jouait alors un rôle, elle déclama peut-être plus qu'elle ne devait) contre les Churchill pour l'avoir retenu. Elle continua ensuite à s'étendre beau-

coup sur l'avantage d'une addition à leur société très-circonscrite, le plaisir de voir un personnage nouveau, un jour de fête pour tout Highbury qui l'aurait vu: et finissant par déclamer encore contre les Churchills elle se trouva directement opposée au sentiment de M. Knightley: et à son grand amusement, elle soutint le parti le plus éloigné de sa façon de penser, elle employa les argumens dont madame Weston s'était servi contre elle-même.

„Il est possible que les Churchills soient coupables, dit froidement M. Knightley; mais j'ose dire qu'il pourrait venir s'il en avait l'intention."

„J'ignore les raisons que vous pouvez avoir de parler ainsi. Il a le plus vif désir de venir; mais son oncle et sa tante ne peuvent se passer de lui."

„Je ne puis pas croire qu'il ne soit en son pouvoir de venir, s'il était bien déterminé à le faire. Je ne le croirai jamais, à moins qu'on ne me le prouve."

„Que vous êtes bizarre! Qu'a fait

M. Franck Churchill pour le supposer dénaturé?"

„Je ne le crois pas dénaturé du tout, en soupçonnant qu'il a pu apprendre, à mépriser ses parens, et à ne penser qu'à ses plaisirs, en vivant avec des personnes qui lui en ont donné l'exemple. Il est bien plus naturel qu'on ne le désirerait, qu'un jeune homme élevé par des gens orgueilleux, sensuels et égoïstes, devienne égoïste, sensuel et orgueilleux. Si M. Franck Churchill avait eu envie de voir son père, il en aurait trouvé l'occasion favorable entre les mois de septembre et janvier. Un homme de son âge. Quel âge a-t-il? Vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il est impossible qu'il manque de moyens pour réussir dans une entreprise si aisée."

„C'est aisé à dire, pour vous qui avez toujours été votre maître. Vous êtes le plus mauvais juge du monde, M. Knightley, des difficultés qu'éprouve l'homme dépendant. Vous ne savez ce que c'est que d'être obligé de ménager des gens capricieux."

„Il n'est pas concevable qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans n'ait pas la liberté ni le courage de faire si peu de chose. Il ne manque ni d'argent ni de tems. Nous savons, au contraire, que pour se débarrasser de l'un et de l'autre, il fréquente les assemblées les plus frivoles du royaume. On n'entend parler que de lui dans toutes les villes où il y a des bains. Il n'y a pas long-tems qu'il était à Weymouth. Ce qui prouve qu'il peut quitter les Churchill."

„Oui, quelquefois il le peut."

„Cela veut dire, quand cela lui plaît, et qu'il a l'espoir de se divertir."

„Il n'est pas honnête de juger de la conduite des gens, sans avoir préalablement une parfaite connaissance de leur situation. Si l'on n'a pas fréquenté une famille, il est impossible de pouvoir décrire la situation dans laquelle se trouve un individu quelconque de cette même famille. Il faudrait connaître Enscombe, et le caractère de madame Churchill, avant d'avoir la prétention de décider de ce que son neveu peut faire. Dans certaines

occasions, il peut faire beaucoup plus que dans d'autres."

Il y a une chose, Emma, qu'un homme peut toujours faire, s'il le veut. Je veux dire son devoir; non pas en usant de manoeuvres sourdes ou de finesses, mais par de la vigueur et du courage. Il est du devoir de Franck Churchill de respecter son père; par ses promesses et ses messages, il prouve qu'il reconnaît ce devoir: mais s'il avait eu l'intention de le remplir, il y a long-tems qu'il l'aurait fait. Un homme qui penserait bien, dirait simplement, mais d'un ton décidé, à madame Churchill: vous me trouverez toujours prêt à sacrifier mes plaisirs à votre volonté; mais je dois aller voir mon père sur-le-champ. Je sais qu'il trouverait mauvais que je lui manquasse de respect dans la circonstance présente: en consequence partirai demain. S'il s'exprimait ainsi, du ton résolu qui convient à un homme, l'on ne s'opposerait pas à son départ."

„Non, dit Emma, en riant; mais on pourrait s'opposer à son retour. Un

jeune homme dépendant, tenir un pareil langage! Il n'y a que vous, M. Knightley, qui puissiez le croire. Mais vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut ou doit faire un homme qui est placé dans une situation diamétralement opposée à la vôtre. Monsieur Frank Churchill, parler ainsi à un oncle et à une tante, qui l'ont élevé, et dont il attend sa fortune! Au milieu d'une salle, et parlant d'un ton très élevé! Comment pouvez-vous supposer qu'une pareille chose soit praticable."

„Comptez sur ce que je vous dis, Emma; un homme sensé n'y trouverait aucune difficulté, il sentirait qu'il a raison: et cette déclaration faite en homme d'esprit, avec décence, lui serait plus utile, l'éleverait plus, fixerait ses intérêts d'une manière plus solide auprès des gens de qui il dépend, que toutes les finesses et les bassesses du monde ne pourraient faire. Le respect se joindrait à l'affection. Ils sentiraient qu'un pareil homme mérite une entière confiance: qu'un

neveu qui se conduit bien avec son père, se conduirait de même avec eux; car ils savent aussi bien que tout le monde, qu'il doit une visite à son père; et tandis qu'ils exercent bassement leur pouvoir pour l'empêcher de la lui rendre, au fond de leur coeur ils le méprisent par cela même qu'il obéit à leurs caprices. Tout le monde respecte une conduite droite. S'il se conduisait de cette manière, en suivant des principes réguliers, leurs petits esprits s'humilieraient devant le sien."

„J'en doute. Vous aimez beaucoup à humilier les petits esprits; mais lorsque les petits esprits appartiennent à des gens riches et puissans, ils trouvent l'art de s'enfler, et deviennent aussi difficiles à gouverner que les grands. Je crois bien que si vous, monsieur Knightley, tel que vous êtes, pouviez prendre la place de M. Frank Churchill, vous parleriez et agiriez exactement comme vous voudriez qu'il fît, et que vous pourriez réussir. Les Churchill, n'au-

raient peut-être rien à répondre: mais songez donc que vous n'auriez pas à vous débarrasser de coutumes contractées de bonne heure, et d'une obéissance née, pour ainsi dire, avec vous. Quant à lui, la chose n'est pas si aisée. Comment pourrait-il, tout d'un coup, prendre le ton d'une parfaite indépendance? Comment foulerait-il aux pieds la reconnaissance et le respect qu'il leur doit? Il sent peut-être aussi ce qui est juste, sans avoir, comme vous, par rapport à des circonstances particulières, le pouvoir d'agir conformément à ses principes. „Alors, son sentiment n'aurait pas la même force. S'il ne produisait pas le même effet, la conviction et la rectitude de l'action ne pouvaient être les mêmes."

„Oh! la différence de situation et de coutumes! Je désirerais que vous voulussiez comprendre ce qu'un aimable jeune homme doit souffrir lorsqu'il est dans le cas de résister à ceux qu'il a respectés toute sa vie dans son bas âge et dans son adolescence."

„Votre aimable jeune homme est un jeune homme très-faible; si c'est la première fois qu'il a occasion de vouloir ce qui est juste, en opposition à la volonté d'autrui. Il aurait dû s'habituer à faire son devoir, au lieu de consulter ses intérêts. Je pardonne à l'enfant ses craintes, mains non à l'homme. A mesure qu'il grandissait, il aurait dû sentir la dignité de son être, et secouer tout ce que l'autorité avait d'indigne. Il aurait dû rejeter loin de lui les premières tentatives qu'ils firent pour l'engager à manquer à son père. S'il eût commencé comme il devait, il n'y aurait aucune difficulté aujourd'hui."

„Nous ne serons jamais d'accord sur son compte, s'écria Emma; mais cela n'est pas extraordinaire. Je n'ai pas la moindre idée qu'il soit faible; je crois au contraire qu'il ne l'est pas. M. Weston ne pardonnerait pas une folie, même à son fils; mais il est très-probable qu'il a plus de douceur, plus de complaisance qu'il n'appartient, se-

lon vous, à un homme parfait d'en avoir."

„Je suis persuadée qu'il est tel que je dis; et quoique cela puisse lui faire perdre quelques avantages, il en sera récompensé par d'autres."

„Oui, tous ces avantages se réduiront à rester oisif tandis qu'il devrait se remuer, à passer sa vie dans de frivoles plaisirs, et à se croire extrêmement habile à excuser une pareille conduite. Il a le talent d'écrire une belle lettre, pleine de protestations et de mensonges, et se persuade qu'il a trouvé la meilleure méthode possible de préserver la paix à la maison, et d'empêcher son père de se plaindre de lui. Ses lettres me font mal au coeur."

„Vous avez des notions bien singulières. Tout le monde les trouve très-bien écrites."

„Je suis très-persuadé qu'elles ne satisfont pas madame Weston. Il est impossible qu'une femme aussi sensée et d'un aussi bon jugement qu'elle puisse les approuver: tenant la place d'une mère, elle n'est pas aveuglée

par l'affection maternelle. C'est par rapport à elle qu'on devait s'acquitter de ses devoirs à Randalls, et c'est parce qu'on ne l'a pas fait, que cette omission la blesse doublement. Si elle eût été une personne d'importance, Franck y serait sans doute venu, et elle se serait peu embarrassée qu'il l'eût fait ou non. Croyez-vous que votre amie n'ait pas fait ces réflexions? Supposez-vous qu'elle ne se soit pas dit cent fois, en elle-même, ce dont je vous entretiens à présent? Non, Emma, votre aimable jeune homme ne peut l'être qu'en italien et non en anglais. Il peut être très-agréable, très-bien élevé, très-poli, mais il n'a pas cette délicatesse anglaise qui porte à compatir aux sensations d'autrui."

„Vous me paraissez déterminé à penser mal de lui?"

„Moi! Point du tout, répliqua M. Knightley avec humeur, je n'ai aucune envie d'en penser mal. Je serais aussi porté qu'un autre à reconnaître ses bonnes qualités; mais je n'ai en-

tendu parler d'aucunes, à l'exception de celles de sa personnes; j'ai ouï dire qu'il était grand et bien fait, qu'il avait bon air, qu'il était doucereux et fort poli. "

„Bien, quand il n'aurait d'autres recommandations que celles-là, ce serait un trésor pour Highbury. Nous voyons rarement ici un beau jeune homme, bien élevé et agréabl . Nous n'avons pas le droit d'être délicates, et d'exiger qu'il ait des vertus par-dessus le marché. Pouvez-vous vous figurer, M. Knightley quelle *sensation* son arrivée produira? M. Franck Churchill sera l'objet de la curiosité et des conversations des deux paroisses d'Highbury et de Donwell; nous ne penserons qu'à lui, nous ne parlerons que de lui."

„Vous me pardonnerez mon oppression. Si je le trouve homme de bonne compagnie, je serai bien aise de faire sa connaissance; mais s'il n'est qu'un fat, un babillard, il ne me fera pas perdre mon tems, je ne m'occuperai pas de lui."

„Mon idée de lui est qu'il adapte sa conversation au goût de tout le monde, et qu'il peut et désire se rendre agréable à tous. A vous, il parlera d'agriculture; à moi, de peinture et de musique, et ainsi de suite; ayant des notions générales, il peut suivre ou conduire, suivant que l'occasion s'en présente, et parler très-bien sur toutes sortes de sujets. Voilà ce que je pense de lui."

„Et moi je pense, dit vivement M. Knightley, que si le portrait que vous en faites lui ressemble, il doit être le plus insupportable garnement existant. Quoi! à vingt-trois ans, être le roi d'une compagnie, un grand personnage, un politique consommé qui lit le caractère d'un chacun, et se sert des talens d'autrui pour déployer sa supériorité: qui flatte pour couvrir de honte ceux qui l'écoutent. Ma chère Emma, vous êtes trop sensée, pour supporter un pareil fat, quand vous le connaîtrez."

„Je n'en parlerai plus, s'écria Emma, vous envenimez tout. Nous avons

tous les deux des préjugés ; vous contre lui, et moi en sa faveur, et nous ne pourrons nous accorder que lorsqu'il sera ici."

„Des préjugés! Moi je n'en ai point du tout."

„Et moi j'en ai, et n'en suis pas honteuse. L'amitié que je porte à monsieur et à madame Weston, m'engage à avoir de grands préjugés en sa faveur."

„C'est une personne dont je ne m'occuperai jamais, dit M. Knightley avec humeur, ce qui fit qu'Emma parla d'autre chose, quoiqu'elle ne comprît pas bien pourquoi il était fâché."

Haïr un jeune homme, parce qu'il ne pensait pas comme lui, n'était pas digne des idées libérales qu'elle avait toujours reconnues en lui; car malgré la haute opinion qu'il avait de lui-même, et qu'elle lui avait souvent reprochée, elle ne l'avait jamais cru capable de méconnaître le mérite d'autrui.

CHAPITRE XVIII.

Emma et Henriette avaient été se promener un matin, et suivant l'opinion d'Emma, s'étaient assez entretenues de M. Elton, tant pour les péchés de l'une que pour le plaisir de l'autre; en s'en retournant, elle faisait tous ses efforts pour changer de conversation. Mais au moment où elle croyait avoir réussi, en parlant quelque tems de la misère des pauvres pendant l'hiver, elle vit qu'elle s'était trompée, car Henriette d'un ton plaintif dit: „ M. Elton est si bon pour les pauvres!" Il fallait donc s'y prendre d'une autre manière. Elles étaient alors près de l'habitation de madame Bates: Emma se détermina à y entrer, pour tirer quelque secours des personnes qu'elle y verrait. Elle avait d'ailleurs une autre raison pour donner aux dames Bates cette marque de son attention. Ces dames étaient flattées qu'on les visitât, et le peu de personnes qui

osaient se permettre de lui trouver des défauts, croyaient qu'elle manquait par sa négligence, à contribuer autant qu'elle le devait au peu de bonheur dont elles jouissaient. Elle avait reçu, tant de M. Knightley que de son propre coeur, quelques reproches à cet égard, mais ils n'avaient pas eu assez de pouvoir pour surmonter l'aversion qu'elle sentait à les voir plus souvent. C'était perdre le tems, disait-elle, et s'exposer à l'horreur de se voir confondue avec les personnes de la seconde ou troisième société d'Highbury, qui se rendaient en foule chez les dames Bates. Elle résolut donc de ne pas passer devant leur porte sans entrer, observant à Henriette, en lui proposant cette visite, qu'autant qu'on pouvait être certain de quelque chose, elle l'était qu'elles n'avaient pas à craindre des lettres de Jeanne Fairfax. La maison appartenait à des marchands, madame et mademoiselle Bates occupaient le premier; et là dans un petit appartement, elles recevaient avec cordia-

lité et même avec reconnaissance ceux qui voulaient bien leur rendre visite. La bonne vieille dame, mise proprement, était tranquillement assise dans le coin le plus chaud de la cheminée occupée à tricoter, voulut céder sa place à mademoicelle Woodhouse, et sa fille plus active, plus parleuse, les accabla de caresses, de remercimens, de soins pour leur chaussure, de questions sur la santé de M. Woodhouse, de détails sur celle de sa mère et enfin les pressa d'accepter des gâteaux, que madame Cole qui était venue leur faire une visite de dix minutes, mais qui avait eu la bonté de rester plus d'une heure avec elles, s'était laissé persuader de goûter, les avait trouvés excellens, et qu'ainsi elle espérait que mademoiselle Woodhouse et mademoiselle Smith leur feraient le plaisir d'en accepter. En nommant les Cole, il était certain qu'on parlerait de M. Elton. Il y avait une grande intimité entre lui et cette famille, et il avait donné de ses nouvelles à M. Cole depuis son départ. Emma savait d'avan-

ce ce qui allait arriver; on leur raconterait le contenu de la lettre: combien de tems il y avait qu'il était parti: les nombreuses compagnies qu'il fréquentait; l'accueil flatteur qu'il recevait partout où il se présentait; le nombre de personnes qu'il y avait au bal du maître des cérémonies: elle s'acquitta à merveille de tous ces détails, et Emma se mit en avant, pour qu'Henriette n'eût rien à dire. Elle s'était préparée à tout cela avant d'entrer dans la maison; mais son intention était après s'être débarrassée de lui, de n'y plus revenir, et de parler de toutes les dames et demoiselles d'Highbury, et de leurs parties de cartes. Elle ne s'attendait pas à voir Jeanne Fairfax remplacer M. Elton; mais mademoiselle Bates en se défaisant de lui, se rejeta sur les Cole, pour annoncer une lettre de sa nièce.

Oh, oui! M. Elton, j'ai compris. Certainement quant à la danse.... Mademoiselle Cole me disait que la danse dans les salles de Bath était.... Madame Cole a eu la bonté de rester

quelque tems avec nous pour parler de Jeanne. Elle commença tout en arrivant à demander de ses nouvelles, car elle l'aime beaucoup. Toutes les fois qu'elle vient à Highbury, madame Cole la comble d'amitié; et je dois dire que personne ne les mérite plus que Jeanne. Ainsi commençant à demander de ses nouvelles, elle dit: „Je sais que vous ne pouvez pas avoir reçu de lettre de Jeanne, car ce n'est pas son tems d'écrire, et lorsque je lui répondis qu'elle se trompait, que nous en avions eu une ce matin, jamais je n'ai vu de personne plus surprise. „Sur votre honneur! dit-elle, vous en avez reçu une? Racontez-moi ce qu'elle dit:"

Emma fut assez polie pour dire sur-le-champ, en souriant et avec un air d'intérêt.

„Avez-vous des nouvelles si récentes de mademoisselle Fairfax? J'en suis charmée, comment se porte-t-elle?"

„Je vous remercie. Vous êtes si bonne! répliqua la pauvre tante, dont

Emma se moquait, elle se mit à chercher la lettre."

„Oh! la voilà, je savais bien qu'elle n'était pas loin, mais j'avais mis ma ménagère dessus, comme vous voyez, je ne m'étais pas aperçue que je la cachais: il y avait si peu de tems que je l'avais à la main, que j'étais bien sûre qu'elle devait être sur la table. Je l'ai lue à madame Cole, et après son départ j'en ai fait une seconde lecture à maman; car une lettre de Jeanne lui fait tant de plaisir, qu'elle ne se lasse jamais de l'entendre: ainsi je savais qu'elle n'était pas loin, ma ménagère était dessus; et puisque vous avez la bonté de désirer que je vous en fasse la lecture. Mais avant tout, il faut que je fasse des excuses au nom de Jeanne, de ce qu'elle a écrit une lettre si courte. Seulement deux pages, comme vous voyez, à peine deux pages et en général elle remplit tout le papier et en barre la moitié. Ma mère s'étonne souvent que je puisse le déchiffrer tout entier; elle me dit, lorsque sa lettre est ouverte, eh bien!

Marie, vous aurez bien de la peine à lire cet ouvrage de marquetterie. Croyez-vous, Madame? Et je lui dis: Si vous n'aviez personne pour le faire, vous en viendrez bien à bout vous-même, pas un mot ne vous échapperait. Quoique ses yeux ne soient pas aussi bons qu'ils étaient jadis, elle y voit encore très-bien, grâce à Dieu, avec des lunettes. C'est une grande bénédiction que ma mère ait encore de si bons yeux. Jeanne dit souvent quand elle est ici: Vous aviez une excellente vue grand'maman, pour l'avoir encore si bonne aujourd'hui, et après avoir tant travaillé enfin; je désirerais bien que la mienne se conservât aussi long-tems."

Ayant tant parlé et très-vîte, mademoiselle Bates fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine, alors Emma dit quelque chose de très-poli sur la belle écriture de mademoiselle Fairfax.

„Vous avez bien de la bonté, répliqua mademoiselle Bates, très-flattée: vous qui êtes si bon juge et qui écrivez si supérieurement bien vous-même. Je

vous assure que nous préférons les louanges de mademoiselle Woodhouse à toutes les autres. Ma mère n'entend pas bien : elle est un peu sourde, comme vous savez. Madame, s'adressant à sa mère, avez-vous entendu ce que mademoiselle a eu la bonté de dire sur l'écriture de Jeanne?"

Et Emma eut l'avantage d'entendre répéter son beau compliment deux ou trois fois avant que la bonne vieille femme eût compris ce que sa fille lui disait. Elle songeait en elle-même au moyen d'échapper, sans impolitesse, à la lecture de la lettre de Jeanne, et se proposait de se sauver sous un prétexte quelconque, lorsque mademoiselle Bates, se tournant vers elle, demanda toute son attention.

„La surdité de ma mère, dit-elle, est peu de chose, comme vous voyez; rien du tout. Il faut seulement élever la voix et répéter ce qu'on dit deux ou trois fois, et elle entend parfaitement; mais à la vérité, elle est accoutumée à ma voix. Mais il est très-remarquable qu'elle entende Jeanne mieux que moi.

Jeanne parle si distinctement. Elle ne trouvera pas la grand'maman plus sourde qu'elle n'était il y a deux ans, chose bien surprenante, à l'âge où est ma mère. Et il y a deux ans, comme vous savez, qu'elle est partie d'ici. Nous n'avons jamais été si long-tems sans la voir, et comme je disais à madame Cole, nous ne saurons trop comment la fêter quand elle arrivera."

„Attendez-vous bientôt mademoiselle Fairfax."

„Oh! oui, la semaine prochaine."

„En vérité! cela vous fera grand plaisir."

„Bien des remercîmens. Vous avez trop de bonté. Oui, la semaine prochaine. Tout le monde est surpris, et nous fait les mêmes complimens. Je suis sûre qu'elle aura autant de plaisir à voir ses amis, qu'ils en auront à la voir de retour à Highbury. Oui, vendredi ou samedi; elle ne dit pas lequel des deux, parce que le colonel Campbell peut avoir besoin de sa voiture un de ces jours-là. Quelle bonté de la faire conduire toute la route! Mais on le fait

toujours, comme vous savez. Oh! oui, vendredi ou samedi, voilà ce qu'elle écrit. C'est pour cela qu'elle a anticipé, autrement nous n'aurions reçu de lettre que mardi ou mercredi."

„Oui, je le crois. Je craignais ne pas avoir aujourd'hui des nouvelles de mademoiselle Fairfax."

„Vous êtes si obligeante. Non, sans cette circonstance particulière, nous n'en aurions pas eu. Ma mère est si joyeuse, car elle doit passer trois mois avec nous. Trois mois, elle le dit positivement comme j'aurai le plaisir de vous le lire tout à l'heure. Vous saurez que les Campbell vont en Irlande. Madame Dixon a persuadé à son père et à sa mère d'aller lui rendre visite, dans le plus bref délai. Leur intention n'était d'y aller qu'en été; mais elle a une extrême impatience de les voir. Avant son mariage, en octobre dernier, elle n'avait jamais perdu ses parens de vue, pendant une semaine entière, et elle doit aujourd'hui trouver étrange d'être dans des royaumes différens, j'avais envie de dire, mais

du moins dans des pays différens; ainsi elle a écrit une lettre très-pressante à sa mère ou à son père, car je ne sais pas bien auquel des deux, en son nom et en celui de M. Dixon, pour les inviter à les venir joindre sur-le-champ, avec l'assurance d'aller à leur rencontre jusqu'à Dublin et de les conduire à leur château de Baly-Craig, superbe endroit je présume. Jeanne a entendu parler des beautés de ce château, par M. Dixon, j'imagine; car je ne pense pas qu'elle en ait rien appris par d'autres. Vous sentez qu'il est tout naturel de supposer que M. Dixon, venant faire la cour à mademoiselle Campbell, parlait de ses terres, et comme Jeanne se promenait souvent avec eux, car le colonel et madame Campbell ne permettaient que rarement à leur fille de sortir seule avec M. Dixon, ce dont je ne les blâme pas, Jeanne entendait tout ce qu'il disait à mademoiselle Campbell de sa maison et de ses propriétés en Irlande. Et je crois qu'elle nous a écrit qu'il avait montré des plans et des vues qu'il

avait dessinés lui-même. C'est je crois un très-aimable et très-charmant jeune homme. Jeanne avait une envie extrême d'aller en Irlande, d'après ce qu'il en disait. Dans ce moment, un injurieux soupçon frappa l'esprit d'Emma, au sujet de Jeanne Fairfax. Ce charmant M. Dixon, et ne pas aller en Irlande avec l'insidieux dessein, se dit-elle, de faire de nouvelles découvertes."

„Vous devez vous croire très-heureuse que mademoiselle Fairfax ait la permission de venir vous voir dans cette conjoncture. Considérant l'intimité qui existe entre elle et madame Dixon, vous ne pouviez pas vous attendre qu'on pût l'excuser de ne pas accompagner le colonel et madame Campbell."

„C'est vrai, c'est très-vrai. C'est ce dont nous avions grande peur, car nous n'aurions pas aimé de la savoir si éloignée de nous pendant des mois entiers, hors d'état de venir, s'il arrivait quelque chose. Mais vous voyez que tout s'est arrangé pour le mieux.

M. et madame Dixon désiraient ardemment qu'elle vînt avec le colonel et madame Campbell. Vous pouvez compter sur ce que je vous dis, rien ne pouvait être plus pressant que leur invitation. Jeanne dit, et vous allez l'entendre tout à l'heure, M. Dixon s'est toujours empressé de témoigner qu'il prenait part aux attentions que madame avait pour elle. C'est un très-charmant jeune homme. Depuis le servi ce qu'il a rendu à Jeanne, à Weymouth, dans une partie qu'ils faisaient sur l'eau, lorsque, par le revirement soudain d'une voile, elle manqua périr; en effet, elle était perdue, s'il ne l'eût, avec la plus grande présence d'esprit possible, arrêtée par ses habits. (Quand j'y songe, je ne puis m'empêcher de trembler). Mais depuis que nous avons connu cette aventure, j'aime infiniment M. Dixon!"

„Mais malgré les pressantes sollicitations de ses amis, et le désir qu'elle avait de voir l'Irlande, mademoiselle Fairfax a préféré vous consacrer son tems, et à madame Bates."

„Oui, c'est elle qui l'a voulu, et le colonel et madame Campbell pensent qu'elle fait très-bien, justement ce qu'ils lui auraient recommandé; et ils ont le plus grand désir qu'elle vienne respirer l'air natal, parce que depuis quelque tems sa santé est un peu dérangée."

„J'en suis très-fâchée. Je pense qu'ils ont raison; mais madame Dixon sera bien trompée dans ses espérances. Madame Dixon, à ce que j'ai entendu dire, n'est pas remarquable par sa beauté, et pas du tout comparable à mademoiselle Fairfax."

„Oh! non. Vous êtes très-gracieuse; point du tout, il n'y a pas de comparaison à faire entre elles. Mademoiselle Campbell n'a jamais été jolie, mais elle est très-élégante et très-aimable."

„Oui, c'est tout simple."

„Jeanne a attrapé un terrible rhume, pauvre enfant! depuis le mois de novembre (comme je vais vous le lire tout à l'heure), et n'a jamais été bien depuis. C'est un tems bien long, n'est-

ce pas, pour garder un rhume? Elle ne nous en a jamais parlé auparavant, crainte sans doute de nous alarmer. C'est bien elle! Si discrète! Mais elle est si loin d'être bien portante, que ses bons amis les Campbell pensent qu'elle ne peut mieux faire que de venir à la maison respirer un air qui lui a toujours convenu, et ils ne doutent pas que dans trois ou quatre mois elle ne soit parfaitement guérie. Et il est certain qu'il vaut infiniment mieux qu'elle vienne à la maison, que d'aller en Irlande, puisqu'elle ne se porte pas bien. Personne n'aura plus de soin d'elle que nous. Il me paraît que c'est ce qu'on pouvait faire de mieux."

„Ainsi elle arrivera ici, vendredi ou samedi, et les Campbell quitteront Londres pour se rendre à Holy-Head le lundi suivant, comme vous allez le voir dans la lettre de Jeanne. — Si promptement! — Vous pouvez juger, mademoiselle Woodhouse, dans quel désordre cela m'a mis! Encore si elle n'était pas malade! Mais je crains bien que nous ne devions nous attendre à

la voir maigre et défaite. Il faut que je vous dise l'accident qui m'est arrivé à propos de cela. J'ai toujours le soin de lire les lettres de Jeanne tout bas, avant de les lire tout haut à ma mère, de crainte qu'il n'y ait quelque chose qui puisse lui donner du chagrin. Jeanne m'a prié de le faire, aussi je n'y manque jamais. J'ai commencé la lecture de celle-ci, avec les précautions ordinaires; mais à peine ai-je lu l'endroit où elle parle de sa mauvaise santé, que je me suis écriée : Dieu nous bénisse; la pauvre Jeanne est malade. Ma mère qui était aux aguets, m'entendit et fut alarmée. Cependant, continuant à lire, je trouvai qu'elle n'était pas si mal que je pensais; et je lui en parle d'une manière si rassurante, qu'elle n'y pense plus. Mais je ne puis pas m'imaginer comment j'ai été si peu sur mes gardes. Si Jeanne ne recouvre pas bientôt sa santé, nous appellerons M. Perry. Nous ne regarderons pas à la dépense; et quoiqu'il soit si généreux, et qu'il aime beaucoup Jeanne, que, par conséquent,

je sois très-persuadée qu'il ne demanderait rien pour ses visites, nous ne pourrions pas le permettre. Il a une femme et des enfans à soutenir, et ne peut pas donner son tems. Maintenant que je vous ai donné un aperçu de la lettre de Jeanne, je vais vous la lire: je suis certaine qu'elle raconte son histoire beaucoup mieux que moi."

„Nous sommes obligées de nous sauver, dit Emma, en donnant un coup d'oeil à Henriette; et se levant: Mon père nous attend. Je ne croyais pas pouvoir rester plus de cinq minutes, lorsque je suis entrée chez vous. Je n'ai pas voulu passer devant votre porte, sans m'informer de l'état de la santé de madame Bates; mais nous avons été si agréablement retenues. Cependant, nous sommes forcées de vous souhaiter le bonjour, ainsi qu'à madame Bates."

Rien ne put les retenir: elles gagnèrent la rue, heureuses d'avoir échappé à la lecture de la lettre de mademoiselle Fairfax, dont elles connaissaient parfaitement le contenu; il est vrai

qu'elles avaient été obligées d'entendre beaucoup de choses qui ne les amusaient pas.

CHAPITRE XIX.

JEANNE FAIRFAX était orpheline, fille unique de la fille cadette de madame Bates.

Le mariage du lieutenant Fairfax, du.... régiment d'infanterie, fut célébré avec pompe, plaisir, espoir et intérêt. Rien ne restait de tout cela que le souvenir de sa mort sur le champ de bataille, sur une terre étrangère, de son épouse, qui, peu après, fut emportée par la consomption et le chagrin; et cette fille, par sa naissance, elle appartenait à Highbury; et quand à l'âge de trois ans elle perdit sa mère, elle devint la propriété, la consolation et la bien-aimée de sa grand'mère et de sa tante. Il était très-probable qu'elle était fixée pour toujours, qu'elle n'aurait d'autre éducation que celle

que des moyens très-bornés pouvaient lui procurer, et qu'elle grandirait sans recevoir aucun avantage de sa naissance, ni de ce que la nature avait fait pour elle en lui donnant une charmante figure, un bon jugement, un excellent coeur, et des parens affectionnés.

Mais la sensibilité compatissante d'un ami de son père, changea sa destinée. C'était le colonel Campbell qui avait, depuis long-tems, considéré le lieutenant Fairfax comme un excellent officier, et un homme de beaucoup de mérite, et aux soins duquel il se croyait redevable de la vie, par les soins qu'il avait eu de lui lorsqu'il avait eu une fièvre épidémique. Il n'oublia pas les attentions qu'avait eu le lieutenant Fairfax pour lui, quoique plusieurs années se fussent écoulées depuis sa mort, jusqu'à ce qu'il pût revenir en Angleterre, pour prouver sa reconnaissance. A son arrivée, il prit des informations sur l'enfant; il était marié, et n'avait qu'une fille à peu près de l'âge de Jeanne. Il invita celle-ci à

passer quelque tems chez lui, où elle se fit aimer de tout le monde; et à peine avait-elle neuf ans, que, tant par l'affection que la fille avait pour elle, que pour se montrer sincère ami, il offrit de se charger entièrement de son éducation. Son offre fut acceptée; et depuis ce tems-là Jeanne fit partie de la famille du colonel, et y demeura tout à fait, excepté quelques visites qu'elle rendait de tems en tems à sa grand'mère.

On avait l'intention de lui donner tous les talens nécessaires pour faire l'éducation de jeunes demoiselles; le peu que son père lui avait laissé, ne lui suffisant pas pour exister.

Le colonel Campbell ne pouvait rien faire de plus pour elle; car quoique son revenu et sa paie fussent assez considérables, sa fortune particulière ne l'était pas, et devait passer entièrement à sa fille: mais en lui donnant une bonne éducation, il espérait qu'à l'avenir elle pourrait se suffire à elle-même d'une manière décente.

Telle était l'histoire de Jeanne Fairfax. Elle était tombée en bonnes mains, et n'éprouva que des attentions de la part des Campbell, et reçut une excellente éducation. Le colonel ayant fixé sa résidence à Londres, les maîtres d'agrément les plus distingués lui donnèrent des leçons: et vivant avec des gens instruits et de moeurs irréprochables, son coeur et son jugement se formèrent d'après le modèle qu'elle avait sans cesse devant les yeux. Ses bonnes dispositions et ses connaissances répondirent à l'amitié qu'on avait pour elle; et à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans, elle était capable d'instruire de jeunes personnes: mais on l'aimait trop pour s'en séparer. Ni le père ni la mère ne pouvaient la laisser aller, et la fille encore moins. On ajourna donc cette séparation. Il fut décidé qu'elle était trop jeune: et Jeanne resta avec eux, partageant comme une seconde fille, tous les plaisirs convenables à une société élégante, soit à la maison ou dehors. L'avenir seul pouvait la tourmenter; car

son jugement la faisait souvenir que son bonheur pourrait bientôt s'évanouir. L'affection de toute la famille, l'extrême attachement de mademoiselle Campbell, étaient d'autant plus honorables pour les deux parties, que Jeanne avait sur la fille du colonel, une supériorité décidée, soit pour la beauté, soit pour les talens. Ce que la nature avait fait pour elle, était très-apparent aux yeux de mademoiselle Campbell; et ses parens ne pouvaient pas non plus s'empêcher de remarquer combien elle surpassait leur fille en connaissances. Elles continuèrent à vivre ensemble dans la plus grande intimité, jusqu'au mariage de mademoiselle Campbell, qui, par cette chance, ce bonheur qui préside souvent au lien conjugal, et font qu'on préfère ce qui est très-ordinaire à ce qui est beau. 'M. Dixon, jeune homme riche et agréable, devint amoureux de mademoiselle Campbell, tandis que Jeanne Fairfax avait à travailler pour fournir à ses besoins.

Il n'y avait pas long-tems que cet événement avait eu lieu, trop peu pour que son amie moins fortunée, ait fait des démarches pour se placer, quoiqu'elle eût atteint l'âge qu'elle avait elle-même fixé pour cela. Depuis plusieurs années elle se proposait d'entrer en fonctions à l'âge de vingt et un ans. Avec le courage d'une novice consacrée, elle résolut de consommer le sacrifice, et d'abandonner à vingt et un ans tous les plaisirs de la vie, d'une société aimable et instruite, l'espérance et la paix, et de se dévouer pour toujours au travail et aux mortifications. Malgré la bonté de leur coeur, le colonel et madame Campbell ne purent s'opposer à cette résolution. Tant qu'ils vivraient, Jeanne n'avait pas besoin de chercher une place; elle pouvait rester avec eux: et pour leur propre satisfaction, ils l'auraient retenue; mais alors ils craignaient que leur conduite ne parût intéressée: il valait mieux que ce qui devait avoir lieu un jour, arrivât de suite. Peut-être sentirent-ils qu'il au-

rait été plus sage et plus amical d'avoir résisté à la tentation d'un délai, et ne lui avoir pas donné le goût des plaisirs d'une vie aisée et tranquille qu'elle devait perdre un jour. Cependant l'affection qu'ils lui portaient, combattait en sa faveur, et les empêchait de hâter l'instant malheureux qui devait les séparer. Sa santé, depuis le mariage de leur fille, avait, toujours été chancelante; et jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses forces, ils ne voulurent pas qu'elle commençât à s'acquitter des devoirs d'un emploi qui demandait une force extraordinaire d'esprit et de corps pour les remplir dignement. Quant à ne pas les accompagner en Irlande, le compte qu'elle rendait à sa tante était exact; elle cachait peut-être quelques vérités. C'était son propre choix de passer pendant leur absence à Highbury, peut-être ses derniers mois de liberté avec ses chers parens, qui avaient pour elle la plus tendre affection: et les Campbell, quels que fussent leurs motifs, soit en totalité, soit en partie,

consentirent volontiers à cet arrangement, et dirent qu'ils comptaient plus, pour le recouvrement de sa santé, sur l'air natal qu'elle respirerait pendant quelques mois, que sur toute autre chose. Il était certain qu'elle devait venir, et qu'Highbury, au lieu de recevoir cette nouveauté si long-tems promise, M. Frank Churchill serait obligé de se contenter de Jeanne Fairfax qui n'en était absente que depuis deux ans.

Emma en fut fâchée, elle trouvait dur de faire des civilités pendant trois mois, à une personne qu'elle n'aimait pas! d'être forcée de faire plus qu'elle ne voulait, et moins qu'elle ne devait! Il serait difficile de dire pourquoi elle n'aimait pas Jeanne Fairfax. M. Knightley lui avait dit une fois que c'était parce qu'elle voyait en elle la jeune personne accomplie, qu'elle croyait être elle-même; et quoiqu'elle le niât fortement alors, il y avait des instans où, s'examinant elle-même, sa conscience ne l'acquittait pas de cette accusation; mais elle ne voulait pas

lier connaissance avec elle : elle ne pouvait se rendre compte à elle-même des motifs qui l'en empêchaient : elle était si froide, si réservée, si indifférente, soit qu'elle plût ou non; et puis, sa tante était si babillarde! et elle faisait tant de fracas! Ensuite on s'était imaginé qu'elles devaient être intimement liées : parce qu'elles étaient du même âge, tout le monde supposait qu'elles devaient s'aimer beaucoup. Telles étaient ses raisons ; elle n'en avait pas de meilleures. Cette aversion était très-injuste : chaque petit défaut était magnifié de telle manière, qu'elle ne revoyait jamais Jeanne Fairfax, pour la première fois, après une absence un peu considérable, sans croire qu'elle avait sujet de se plaindre d'elle; et maintenant, après la première visite, après un intervalle de deux ans, elle fut singulièrement frappée de son air et de ses manières, quoique pendant ces deux années elle eût pris plaisir à les dépriser. Jeanne Fairfax était l'élégance personnifiée; et Emma n'admirait rien tant qu'une femme

élégante. Elle était d'une belle taille, justement de celle qu'on regardait comme grande, sans l'être trop; ses formes étaient pleines de grâces; elle avait cet embonpoint qui tient le milieu entre être trop grasse ou trop maigre, quoique le mauvais état de sa santé semblât faire appréhender une de ces deux imperfections. Emma sentait tout cela; et puis, sa figure, ses traits!.. Elle y trouvait plus de beautés qu'elle ne se souvenait d'en avoir jamais vu ailleurs. Ce n'était pas une beauté régulière, mais une beauté enchanteresse. Ses yeux, d'un gris foncé, avec des sourcils et des cils noirs, avaient toujours été admirés; sa peau, à laquelle elle avait trouvé à redire, parce qu'elle manquait de coloris, avait réellement une pureté et une délicatesse qui pouvaient se passer d'éclat. C'était une beauté dont l'élégance était la partie dominante; et par rapport à ses principes, elle devait l'admirer: élégance qui, soit pour l'esprit, soit pour le corps, n'avait rien qui en approchât à Highbury; car,

dans cette petite ville, c'était une distinction et un mérite de n'être pas tout à fait grossier.

Enfin, pendant la première visite, elle examina Jeanne Fairfax avec une double satisfaction intérieure ; celle du plaisir, et celle de rendre justice : elle se détermina à ne plus la haïr. En songeant à son histoire, à sa situation aussi bien qu'à sa beauté ; lorsqu'elle considéra à quoi tant d'élégance était destinée ; à la perte qu'elle faisait d'une situation agréable, et à la vie qu'elle allait mener, il était impossible de sentir pour elle autre chose que de la compassion et du respect, surtout si l'on ajoutait à l'intérêt qu'elle inspirait, la circonstance très-probable de son attachement pour M. Dixon, qu'Emma s'était si naturellement figuré devoir exister. S'il en était ainsi, elle méritait qu'on la plaignît de l'effort qu'elle faisait, encore plus que du sacrifice auquel elle s'était résolue. Emma l'acquitta de bon coeur d'avoir cherché à séduire M. Dixon, et privé son épouse de ses affections, ce dont

son imagination l'avait d'abord crue capable. S'il y avait de l'amour, il était simple et sans espoir de son côté. Elle avait pu sucer le poison, ainsi que son amie, partageant sa compagnie et sa conversation avec elle; et d'après les motifs les plus louables, elle se refusait le plaisir de visiter l'Irlande, pour se séparer entièrement de lui et de sa famille, et commencer sa pénible carrière. Enfin Emma emporta, en la quittant, des sentimens si radoucis et si charitables, qu'elle regretta infiniment qu'Highbury ne contînt aucun jeune homme digne de lui assurer un état indépendant, personne qui pût la mettre à même de former un plan en sa faveur. Ces idées l'occupèrent tout le tems de sa promenade d'Highbury à Hartfield.

Ces sentimens étaient charmans mais ne durèrent pas long-tems. Avant qu'elle se fût exposée à chanter la palinodie, avant d'avoir fait profession de son attachement pour Jeanne, autrement qu'en confessant à monsieur Knightley qu'elle était certaine-

ment jolie, et meilleure que belle!
„Jeanne passa une soirée à Hartfield avec sa grand'mère et sa tante, et l'aversion d'Emma reprit le dessus, ses anciens préjugés revinrent. La tante fut plus ennuyeuse que jamais; et cela parce qu'elle joignait à une extrême inquiétude pour sa santé, une plus grande admiration encore de ses grandes qualités: il fallut entendre la description de son déjeûner, combien peu elle mangeait de pain et de beurre, et quelle petite tranche de mouton lui suffisait à son dîner: venait ensuite une énumération pompeuse de nouveaux bonnets, de sacs à ouvrage qu'elle avait faits pour sa grand'mère et sa tante, et Emma rendit la pauvre Jeanne responsable des sottises de sa tante. On fit de la musique et Emma fut forcée de jouer: et les remercîmens, les louanges qui s'ensuivirent comme de raison, passèrent pour une candeur affectée, un air de grandeur d'âme, pour relever encore la supériorité de ses propres talens. En outre, ce qui était le pire de tout,

elle affectait une froideur, une réserve telles qu'il était impossible de deviner sa véritable façon de penser. Couverte du manteau de la politesse, elle semblait déterminée à ne rien hasarder. Elle poussait la circonspection à l'excès, et jusqu'à exciter des soupçons. Elle en donnait surtout des preuves, lorsqu'on lui parlait de Weymouth et des Dixon. Elle se faisait un point capital de ne donner aucun éclaircissement sur le caractère de M. Dixon, l'agrément qu'on trouvait en sa compagnie, ni sur l'éligibilité de son mariage. C'était de sa part une approbation générale, sans distinction ni détail. Cela ne lui servit à rien. On ne lui tint aucun compte de sa discrétion. Emma s'aperçut de l'artifice et retourna à ses anciens soupçons. Il y avait sans doute à cacher quelque chose de plus que la préférence qu'elle donnait à embrasser un état; M. Dixon avait probablement été sur le point de changer une amie pour l'autre, ou n'avait fixé son choix que par rap-

port aux cent mille écus qu'il devait toucher.

Jeanne ne montra pas plus de confiance sur d'autres sujets. Elle et monsieur Frank Churchill s'étaient trouvés emsemble à Weymouth. On savait qu'ils avaient fait connaissance; mais Emma ne put tirer d'elle aucune information sur ce qu'il était véritablement. „Etait-ce un bel homme? — En général, il passait pour tel. — Etait-il agréable? — Il en avait la réputation. — Paraissait-il sensé, instruit? — Il était difficile aux bains, ou dans les sociétés de Londres, et le connaissant à peine, qu'on pût former son opinion sur tous ces points. L'on ne pouvait guère juger que de ses manières après même une connaissance plus suivie que celle qu'elle avait eue avec monsieur Frank Churchill. Elle croyait que tout le monde lui trouvait des manières très-agréables."

CHAPITRE XX.

Emma ne put lui pardonner. Mais comme M. Knightley qui était de la partie, ne s'était aperçu d'aucune provocation, d'aucun ressentiment, et n'avait observé qu'une conduite attentive et obligeante des deux côtés, se trouvant à Hartfield le lendemain pour quelques affaires qu'il avait à traiter avec M. Woodhouse, il exprima sa satisfaction sur le tout; pas si ouvertement cependant qu'il l'eût fait si monsieur Woodhouse n'eût pas été présent, mais assez pour être parfaitement compris par Emma. Il avait toujours pensé qu'elle était injuste envers Jeanne, et s'applaudissait de trouver un commencement d'amélioration dans sa conduite.

„ Une très-agréable soirée, dit-il, aussitôt qu'il eut fini avec M. Woodhouse, et que les papiers furent retirés, extrêmement agréable. Vous et mademoiselle Fairfax, vous nous a-

vez régalés d'une excellente musique. Je ne crois pas qu'il y ait, Monsieur, de situation plus agréable que d'être assis à son aise et amusés, tantôt par le jeu, et tantôt par la conversation de deux pareilles demoiselles. Je suis persuadé, Emma, que mademoiselle Fairfax a passé une soirée délicieuse. Vous n'avez rien oublié. J'ai été charmé que vous l'ayez fait jouer si longtems, car n'ayant pas d'instrument chez sa grand'mère, c'était une grande attention de votre part."

„ Votre approbation, Monsieur, me fait beaucoup de plaisir, dit Emma en riant, je me flatte néanmoins que je ne manque pas souvent d'égards envers ceux qui visitent Hartfield."

„ Non, ma chère, dit sur-le-champ son père, je suis sûr que vous n'en manquez jamais. Personne n'est la moitié aussi polie et aussi attentive que vous l'êtes. Si vous péchez, c'est de l'être trop. Les tartelettes, par exemple, ne suffisait-il pas de les faire passer une seule fois à la ronde?"

„Non, dit M. Knightley presqu'en même tems, vous manquezrarement d'égards et surtout d'intelligence. C'est pourquoi je pense que vous me comprenez." Un coup d'oeil fin exprima. „Je vous entends fort bien. Mais mademoiselle Fairfax est si réservée."

Je vous ai toujours dit qu'elle l'était un peu; mais vous lui ferez bientôt perdre cette partie de sa réserve dont elle peut se défaire, de tout ce qui tient à la timidité. Mais tout ce qui tient à la discrétion doit être respecté."

„Vous la croyez timide, je ne le vois pas."

„Ma chère Emma, dit-il, en quittant sa chaise pour en prendre une autre plus près d'elle, vous n'allez pas me dire, du moins je l'espère, que vous n'avez pas passé une soirée agréable."

Oh! non. J'ai eu le plaisir de persévérer à faire des questions, et je me suis amusée à penser combien peu d'information j'ai reçu pas les réponses qu'on me faisait."

„Je me suis trompé, fut sa seule réponse."

Je pense que tout le monde a dû bien s'amuser, dit tranquillement monsieur Woodhouse, du moins moi. J'ai seulement trouvé une fois qu'il y avait trop de feu, mais alors j'ai retiré un peu ma chaise, très-peu, et je n'en ai plus été incommodé. Mademoiselle Bates a beaucoup causé, elle était de bonne humeur, comme elle l'est toujours; mais elle parle trop vîte: cependant elle a été fort agréable, ainsi que sa mère. J'aime les anciens amis; et mademoiselle Fairfax est une jeune et jolie demoiselle, et qui se conduit très-bien, en vérité. Elle doit avoir trouvé la soirée amusante, n'est-ce pas, M. Knightley, parce qu'Emma était avec elle."

„C'est vrai, Monsieur, et Emma, parce qu'elle avait mademoiselle Fairfax." Emma voyant son anxiété, et voulant l'appaiser au moins quand à présent, dit avec une sincérité qu'on ne pouvait révoquer en doute.

„C'est une personne si élégante,

qu'il est impossible d'ôter les yeux de dessus elle. Je suis toujours occupée à la regarder pour l'admirer, et je la plains de tout mon coeur."

M. Knightley dut être plus satisfait qu'il n'avait envie de le paraître; et avant qu'il pût répliquer, M. Woodhouse qui pensait aux dames Bates, dit:

„C'est bien malheureux que leur revenu soit si modique! Grand dommage, en vérité! J'ai souvent eu l'intention; mais on ose faire si peu, de petits, très-petits présens, de quelque chose d'extraordinaire. Maintenant, nous avons tué un petit porc, et Emma veut leur en envoyer un quartier de devant ou de derrière; il est très-petit et très-délicat. Le porc d'Hartfield, n'est pas comme le porc des autres pays, mais cependant ce n'est que du porc. Ma chère Emma, si l'on n'est pas certain qu'elles en fassent des côtelettes bien frites, comme les nôtres sans la moindre graisse, et non pas rôtir, car aucun estomac ne peut digérer le porc rôti: je pense que vous feriez mieux de leur envoyer le jam-

bon. Je crois que cela vaudrait mieux, ma chère, ne le pensez-vous pas?"

„Mon cher papa, j'ai envoyé les deux quartiers, j'ai cru que c'était votre intention. On salera le jambon, qui sera excellent, et quant au quartier de devant, elles le feront préparer comme il leur plaira."

„C'est bien, ma chère, très-bien. Je n'y avais pas songé. C'était ce qu'on pouvait faire de mieux. Il ne faut pas qu'on sale trop le jambon, et s'il ne l'est pas trop, et qu'il soit parfaitement bouilli comme fait notre Serle, et qu'on en mange avec modération avec des navets, des carottes ou des salsifis aussi bien bouillis, je ne pense pas que ce mets soit malsain."

„Emma, dit M. Knightley alors, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Vous aimez les nouvelles, j'en ai rapporté une que j'ai trouvée en chemin, qui, je crois, vous intéressera."

„Des nouvelles! Oh! oui, j'ai toujours aimé les nouvelles à la folie. Qu'est-ce que c'est? Pourquoi souriez-

vous? Où les avez-vous apprises? de Randalls?"

Il n'eut que le tems de dire.

„Non, pas à Randall, je n'y ai pas été."

Alors la porte s'ouvrit, et mesdemioselles Bates et Fairfax entrèrent dans le salon, pleines de remercîmens et de nouvelles, mademoiselle Bates ne savait pas où commencer, Monsieur Knightley vit qu'il avait perdu l'occasion de parler, et qu'il n'aurait pas de sitôt la parole.

„Oh! mon cher Monsieur, comment vous portez-vous ce matin? Mon cher M. Woodhouse. Je viens comme anéantie. Un si beau quartier de porc! Vous êtes trop généreux. Savez-vous les nouvelles? M. Elton va se marier."

Emma n'avait pas eu le tems de penser à M. Elton, et elle était si surprise qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir et de rougir."

„Voilà les nouvelles que j'avais à vous annoncer et que je croyais devoir vous intéresser, dit M. Knightley

avec un sourir qui semblait rappeler ce qui s'était passé entr'eux."

„Mais où avez-vous appris cela? s'écria mademoiselle Bates, d'où le tenez-vous, M. Knightley? Car il n'y a pas cinq minutes que j'ai reçu le billet de madame Cole, non, il n'y a pas plus de cinq minutes, tout au plus dix. Car j'avais mis mon spencer et mon chapeau, prête à sortir. J'étais descendu pour parler à Marthe; du porc. Jeanne était dans le corridor; n'est-ce pas, Jeanne? Car ma mère avait grande peur que nous n'eussions pas un plat assez grand pour le saler. Et je dis, je vais y voir. Mais Jeanne m'offrit d'y aller elle-même, car, me dit-elle, vous êtes enrhumée, et Marthe vient de laver la cuisine. Dans ce moment arriva le billet de madame Cole. Une demoiselle Hawkins, c'est tout ce que j'en sais. Une demoiselle Hawkins de Bath. Mais, M. Knightley, comment l'avez-vous su? Car dans le moment que M. Cole l'eut dit à madame Cole, elle m'écri-

vit sur-le-champ. Une demoiselle Hawkins."

„J'étais chez Cole pour affaires, il y a une heure et demie. Il finissait de lire la lettre d'Elton, il me la présenta lorsque j'entrai chez lui."

„Fort bien! C'est certainement. Je ne crois pas qu'aucune nouvelle puisse être aussi intéressante. Mon cher Monsieur, vous êtes en vérité trop généreux. Ma mère vous fait ses très-humbles remercîmens, et dit que vos bontés l'oppressent.

„Nous estimons beaucoup le porc d'Hartfield, dit M. Woodhouse, il est en vérité si supérieur à tout autre, qu'Emma et moi ne pouvions avoir de plus grand plaisir que de...."

„Ah! mon cher Monsieur, comme dit ma mère, nos amis ont trop de bonté pour nous. Si jamais il a existé des personnes qui, sans posséder de grandes richesses, aient eu tout ce qu'elles pouvaient désirer, c'est certainement nous. Nous pouvons dire que nous sommes nés héritiers de tout le mon-

de. Eh bien! M. Knightley, ainsi vous avez vu la letrè! Eh bien!"

„Elle était courte et annonçait seulement.... Mais comme de droit, enjouée et triomphante."

Ici, il jeta un coup d'oeil malin sur Emma. „Il avait eu le bonheur de.... J'ai oublié les phrases. Il est inutile de s'en souvenir. Il informait M. Cole, comme vous le dites, qu'il allait se marier à une demoiselle Hawkins. D'après son style, je m'imagine que c'est une affaire arrangée."

„M. Elton va se marier, dit Emma, aussitôt qu'elle put parler. Tout le monde lui souhaitera beaucoup de bonheur."

„Il est bien jeune pour se marier, fut l'observation de M. Woodhouse. Il aurait mieux fait de ne se pas tant presser. Il me paraît qu'il était fort bien auparavant. Nous le voyons toujours avec plaisir à Hartfield."

„Un nouveau voisin pour nous, mademoiselle Woodhouse, dit mademoiselle Bates gaîment, ma mère en est si contente! Elle dit qu'elle ne peut

supporter que le pauvre vieux presbytère reste sans maîtresse. C'est en vérité une grande nouvelle. Jeanne, vous n'avez jamais vu M. Elton? Il n'est pas étonnant que vous ayez tant de curiosité de le voir."

Il ne paraissait pas que la curiosité de le voir absorbât toute l'attention de Jeanne.

„Non, je ne l'ai jamais vu, répliqua-t-elle, comme se réveillant en sursaut. Est-il grand?"

„Qui peut répondre à cette question? s'écria Emma, mon père répondrait oui, et M. Knightley, non. Mademoiselle Bates et moi, nous répondrions qu'il n'est ni grand ni petit. Lorsque vous aurez demeuré ici un peu plus long-tems, mademoiselle Fairfax, vous saurez que M. Elton est le modèle de la perfection à Highbury, au moral et au physique."

„C'est très-vrai, mademoiselle Woodhouse, elle le saura. C'est le meilleur jeune homme. Mais ma chère Jeanne, si vous vous en souvenez, je vous dis hier qu'il avait précisément la taille

de M. Perry. Mademoiselle Hawkins doit être une charmante demoiselle. Son attention extrême pour ma mère, la priant de s'asseoir dans le banc du prespytère, car ma mère est un peu sourde, comme vous savez; elle ne l'est pas beaucoup, seulement elle n'entend pas très-vîte. Jeanne dit que le colonel Campbell est aussi un peu courd. Il a cru que les bains étaient bons pour guérir la surdité, les bains chauds; mais elle dit qu'ils ne lui ont pas fait de bien. Le colonel Campbell est un ange pour nous, comme vous savez. Et il parait que M. Dixon est un charmant jeune homme, et digne de lui. Il est si heureux lorsque d'honnêtes gens se rencontrent. Cela arrive presque toujours. Maintenant nous aurons ici M. Elton et mademoiselle Hawkins; nous avons les Coles, très-bonnes gens, et les Perry. Je ne crois pas qu'il y ait un meilleur couple, ou plus heureux que M. et madame Perry. Je dis, Monsieur, se tournant vers M. Woodhouse, je pense qu'il y a peu d'endroits qui aient une société com-

me celle d'Highbury. Je le dis toujours, c'est une grande bénédiction d'avoir des voisins comme nous en avons. Mon cher monsieur, s'il y a une chose que ma mère préfére à une autre, c'est le porc, une longe de porc rôtie."

„Quant à ce qu'est et ce qui est mademoiselle Hawkins, et combien de tems il y a qu'il a fait connaissance avec elle, dit Emma, je crois qu'on n'en peut rien savoir. On sent bien qu'il ne peut avoir fait connaissance avec elle que depuis peu de tems; il n'y a qu'un mois qu'il est parti."

Personne n'ayant d'information à donner, Emma dit:

„Vous gardez le silence, mademoiselle Fairfax. J'espère cependant que cette nouvelle vous intéressera, vous qui avez vu dernièrement et avez entendu parler sur de pareils sujets, qui avez dû être pour beaucoup dans les affaires qui ont amené le mariage de mademoiselle Campbell. Nous ne vous pardonnerions pas votre indifférence

pour M. Elton et mademoiselle Hawkins. "

„Lorsque j'aurai vu M. Elton, répliqua Jeanne, j'ose croire que je m'intéresserai à lui; mais il faut que je le voie. Et comme il y a quelques mois que mademoiselle Campbell est mariée, l'impression que cette affaire avait faite sur moi s'est un peu effacée."

„Oui, il y a un mois qu'il est parti, comme vous l'avez observé, mademoiselle Woodhouse, dit mademoiselle Bates, il y eut un mois hier. Une demoiselle Hawkins, bien; j'aurais cru qu'il aurait choisi plutôt une demoiselle des environs; non pas que jamais... Madame Cole me dit un jour à l'oreille... Mais je lui répondis sur-le-champ: non. M. Elton est un charmant jeune homme... Mais... Enfin...... Je ne suis pas très-habile à faire de pareilles découvertes; je n'ai aucune prétention à cela. Je vois ce qui est devant moi... En même tems, personne ne doit s'étonner de ce que M. Elton ait aspiré.. Mademoiselle Woodhouse a la bonté de me laisser habiller; elle

sait que je ne voudrais pas pour tout l'or du monde offenser qui que ce soit. Comment se porte mademoiselle Smith? Elle paraît tout à fait guérie. Avez-vous reçu des nouvelles de madame Knightley dernièrement? Oh! ces charmans enfans! Jeanne, savez-vous bien que je m'imagiue toujours que M. Dixon ressemble à M. Jean Knitghtley? J'entends au physique, grand, et avec son regard, et qu'il parle peu."

„Vous vous trompez, ma chère tante, il n'y a pas la moindre ressemblance entre eux."

„C'est bien surprenant! A la vérité, l'on ne peut guère juger les gens avant de les avoir vus. On se forme une idée, et elle vous entraîne. Vous dites que M. Dixon n'est pas à proprement parler un bel homme."

„Beau, Oh! non! il s'en faut de beaucoup, il est laid: je vous ai dit qu'il était laid."

„Ma chère, vous m'avez dit que mademoiselle Campbell ne le croyait pas laid, et que vous-même..."

„ Quant à moi, mon jugement ne signifie rien. Lorsque j'estime quelqu'un, je le trouve assez beau. Je vous ai donné l'idée générale qu'on avait de lui, qu'il était laid. "

„ Fort bien, ma chère Jeanne, je crois qu'il faut que nous nous sauvions. Le tems paraît menaçant, et la grand'maman serait inquiète. Vous êtes trop obligeante, mademoiselle Woodhouse, mais nous sommes forcées de nous en aller. Ce sont, en vérité d'excellentes nouvelles.... Je vais faire le tour pour passer chez madame Cole, mais je n'y resterai que cinq minutes... Et, Jeanne, vous feriez mieux de vous rendre directement à la maison. Je ne voudrais pas que vous essuyassiez une averse! Nous pensons qu'elle se porte déjà beaucoup mieux depuis qu'elle est à Highbury.... Bien obligé, nous le croyons... Je ne passerai pas chez madame Goddard, car je pense qu'elle préfère un morceau de porc bouilli à toutes les nouvelles du monde. Quand nous ferons cuire le jambon, ce sera une autre affaire...

Bonjour, mon cher Monsieur. Oh! M. Knightley vient aussi. C'est très... Je suis persuadée que si Jeanne se trouve fatiguée, vous aurez la complaisance de lui donner le bras. M. Elton et mademoiselle Hawkins...! Je vous souhaite le bonjour à tous.

Emma, seule avec son père, fut obligée de partager son attention entre lui et ses pensées; il se lamentait beaucoup de ce que les jeunes gens étaient si pressés de se marier, et encore d'épouser des étrangères. La nouvelle qu'elle venait d'entendre lui fit beaucoup de plaisir, elle prouvait que M. Elton n'avait pas long-tems souffert; mais elle était fort en peine d'Henriette, qui ne se consolerait pas sitôt. Tout ce qu'elle pouvait espérer de mieux, c'était de lui apprendre son malheur la première, afin qu'elle ne le sût pas par d'autres sans ménagement. Il était probable qu'elle sortirait bientôt pour venir la voir. Si elle allait rencontrer mademoiselle Bates en son chemin! Et comme il commença à pleuvoir, Emma espéra que le

mauvais tems la retiendrait chez madame Goddard, mais craignit que la fatale nouvelle ne lui parvînt à l'improviste.

L'averse fut forte, mais dura peu, et il n'y avait pas cinq minutes qu'elle avait cessé lorsqu'Henriette entra, échauffée, agitée et le coeur gros. "Oh! mademoiselle Woodhouse, savez-vous ce qui est arrivé!" Elle éclata en sanglotant. Le coup étant porté, Emma sentit qu'elle ne pouvait, par amitié pour elle, faire autre chose que de l'écouter, et Henriette, que rien n'arrêtait, raconta avec vivacité tout ce qu'elle avait à dire. „Il y avait une demi-heure qu'elle était partie de chez madame Goddard. Elle craignait qu'il ne tombât de l'eau, et elle s'attendait que cela ne tarderait pas. Elle crut néanmoins qu'elle aurait le tems d'arriver à Hartfield. Elle marchait à grands pas; mais passant près d'une maison où une jeune femme lui arrangeait une robe, elle crut devoir entrer pour voir si elle y travaillait; et quoiqu'elle ne s'arrêtât qu'un instant,

peu après qu'elle fut sortie, il commença à pleuvoir, et elle ne sut que faire: elle prit le parti de courir de toutes ses forces, et d'aller se mettre à couvert chez Ford." Ce Ford était le principal marchand de drap, de toile et de merceries; sa boutique était la plus grande du pays et la plus fréquentée,

„Elle y resta, sans songer à rien au monde, à peu près dix minutes, quand tout d'un coup, devinez qui entra? Oh! je fus bien surprise, mais ils sont du nombre des pratiques de Ford. Qui vis-je entrer, Elisabeth Martin et son frère!"

„Ma chère demoiselle Woodhouse, qu'en pensez-vous? Je croyais que j'allais me trouver mal. J'étais fort embarrassée. J'étais assise près de la porte. Elisabeth m'aperçut en entrant, mais lui, il ne me vit pas; il était occupé à serrer son parapluie. Je suis persuadée qu'elle m'avait vue, mais elle se détourna et ne fit pas attention à moi. Ils allèrent tous les deux au comptoir, et je restai assise près de la

porte. Oh! mon dieu, je souffrais beaucoup! Je suis sûre que j'étais aussi pâle que ma robe. Je ne pouvais m'en aller à cause de la pluie, et j'aurais souhaité d'être à cent lieues de là. Oh! ma chère demoiselle Woodhouse.. Eh bien! à la fin, il semble qu'en se retournant il m'aperçut, car au lieu de continuer à marchander, ils se mirent à causer ensemble tout bas. Je suis sûre qu'ils parlaient de moi; et il me vint dans l'idée qu'il l'engageait à venir me parler (ne le croyez-vous pas aussi, mademoiselle Woodhouse?) car un moment après elle vint à moi et me demanda comment je me portais, et semblait vouloir m'embrasser, si je le permettais. Elle ne se conduisit pas avec moi comme elle avait coutume de le faire; je vis qu'elle était changée à mon égard; mais cependant elle fit tous ses effort pour me témoigner de l'amitié: nous nous embrassâmes et causâmes ensemble.

„ Pendant quelque tems, je ne savais ce que je disais, j'étais si tremblante! Je me souviens qu'elle me dit

qu'elle était fâchée que nous ne nous vissions plus. N'était-elle pas bien bonne? Ma chère demoiselle Woodhouse! Je souffris extraordinairement. Le tems commença alors à s'éclaircir, je résolus que rien ne me retiendrait davantage. Mais, écoutez s'il vous plaît! Je vis qu'il s'avançait aussi vers moi, mais doucement, et comme s'il ne savait pas trop ce qu'il devait faire; cependant il approcha et me parla, je lui répondis. Je restai ainsi une minute éprouvant de terribles sensations, je ne savais pourquoi: je repris un peu de courage cependant, et je dis qu'il ne pleuvait plus et qu'il fallait que je m'en allasse: en effet, je partis; mais je n'étais pas à trente pas de la maison qu'il vint après moi pour me dire, que si j'allais à Hartfield, je ferais mieux de faire le tour derrière les écuries de M. Cole, parce que l'eau de la pluie couvrait le petit chemin qui est le plus court pour aller à Hartfield. Oh! Dieu, je crus que j'allais tomber. Je lui dis que je lui étais bien obligée. Vous croirez comme moi que

je ne pouvais faire moins; il retourna joindre Elisabeth, et moi je fis le tour derrière les écuries: du moins je le crois; je savais à peine ce que je faisais, ni où j'en étais. Oh! mademoiselle Woodhouse, j'aurais donné tout au monde que cela ne fût pas arrivé; et cependant, vous sentez bien qu'il y avait une sorte de satisfaction de le voir se conduire avec tant de douceur et d'amitié, ainsi que sa soeur Elisabeth. Ah! ma chère demoiselle Woodhouse, parlez-moi, je vous prie, consolez-moi?"

Emma le désirait de tout son coeur; mais pour le moment il n'était pas en son pouvoir de le faire. Elle fut obligée de garder le silence et de rappeler ses propres idées; elle n'était pas elle-même dans son assiette ordinaire. La conduite du jeune homme et de sa soeur annonçait une véritable sensibilité, et elle ne put s'empêcher de les plaindre. D'après le narré d'Henriette, il paraissait dans leurs mannières un intéressant mélange d'affections blessées et de véritable délicatesse. El-

le les croyait de très-honnêtes gens, ayant de bonnes intentions: mais qu'est-ce que cela faisait à la chose, une alliance avec eux n'en était pas moins mauvaise. C'était une folie de s'affecter de cette rencontre. Il devait naturellement être fâché de la perdre, tout la famille devait penser de même. L'ambition et l'amour avaient probablement été mortifiés. Ils avaient peut-être espéré de s'élever par leur alliance avec Henriette: et outre cela, de quel poids pouvait être le narré d'Henriette? A qui tout plaisait, qui avait peu de discernement: que signifiaient ses louanges! Elle fit tous ses efforts pour la pacifier, en lui observant que ce qui venait d'arriver n'était qu'une bagatelle qui ne méritait aucunement qu'on y fit la moindre attention.

„Elle avait pu en être affectée un instant, dit-elle; mais vous vous êtes parfaitement bien conduite, c'est une affaire finie, elle n'arrivera plus, et vous ne devez plus y songer."

Henriette répondit: "C'est très-vrai,

elle n'y songerait plus;" cependant elle en parlait encore et ne pouvait parler d'autre chose. Emma à la fin résolut, pour chasser les Martin de sa tête, de lui apprendre brusquement la nouvelle dont elle s'était proposée de l'instruire avec les plus grandes précautions; sachant à peine elle-même si elle devait être bien aise ou fâchée, honteuse ou s'amuser de la situation d'esprit dans laquelle se trouvait Henriette, et de la conclusion du pouvoir qu'avait M. Elton sur elle!

Cependant les droits de M. Elton firent peu à peu des progrès. Quoiqu'elle ne fût pas si affectée de cette nouvelle qu'elle l'eût été la veille, si elle lui fût parvenue, ou même une heure auparavant, le crédit qu'il avait auprès d'elle s'augmenta; et avant la fin de leur conversation, elle se tourmenta, sentit toutes les sensations que procurent la curiosité, l'étonnement et les regrets, la peine et le plaisir. Cette demoiselle Hawkins servit à faire perdre aux Martin une grande par-

tie de la place qu'ils occupaient dans son imagination.

Emma se réjouit de ce que cette rencontre des Martin avait eu lieu. Elle avait servi à amortir le premier choc, sans qu'on eût rien à en craindre. De la manière dont Henriette vivait, les Martin ne pouvaient parvenir jusqu'à elle, sans aller la chercher: jusqu'à présent, ils n'avaient pas eu le courage ou la complaisance de le faire; car depuis le refus que le frère avait éprouvé, ses soeurs n'avaient pas mis le pied chez madame Goddard, et il était possible qu'il se passât une année entière avant qu'elle eût l'occasion de les voir, et alors même sans qu'il fût nécessaire ou qu'elle pût leur parler.

CHAPITRE XXI.

LA nature humaine est si bien disposée en faveur des personnes qui jouissent d'une situation heureuse, qu'une jeune fille, soit qu'elle se ma-

rie ou qu'elle meure, peut être sûre qu'on parlera d'elle de la manière la plus favorable.

Il n'y avait pas huit jours que le nom de mademoiselle Hawkins était connu à Highbury, que d'une manière ou d'une autre on parvint à découvrir qu'elle possédait toutes les qualités physiques et morales: qu'elle était belle, élégante, infiniment accomplie et très-aimable: ainsi, lorsque M. Elton arriva pour jouir de son triomphe, et répandre le bruit du mérite de son épouse, il n'eut simplement qu'à dire son nom de baptême, et celui du compositeur de la musique qu'elle préférait.

M. Elton revint parfaitement heureux. A son départ, il était abattu, mortifié, trompé dans ses espérances, après s'être flatté d'un succès infaillible, vu les encouragemens qu'il croyait avoir reçus: non-seulement il avait perdu la personne qu'il recherchait, mais il s'était vu rabaisser au niveau d'un autre qui était au-dessous de lui. Il était parti mortellement of-

fensé; il revint uni à une femme naturellement très-supérieure à celle qu'il désirait; car en pareil cas, on estime infiniment plus ce qu'on gagne que l'on ne regrette ce qu'on perd. Il retourna gai, content de lui-même, empressé, se souciant peu de mademoiselle Woodhouse, et bravant mademoiselle Smith.

La charmante Augusta Hawkins, outre les avantages ordinaires d'une beauté parfaite et d'un mérite distingué, jouissait encore d'une fortune indépendante, de celles qu'on fait ordinairement monter à dix mille livres sterling (250,000 fr.): ce qui est un point essentiel, et donne de l'importance. Enfin, si sur tout cela on disait la vérité, il ne s'était pas ruiné; il avait obtenu une femme avec 250,000 fr. ou environ, et avec une si délicieuse rapidité, qu'une heure après lui avoir été présenté, il s'aperçut qu'on le distinguait des autres. Le récit qu'il fit à madame Cole du commencement et des progrès de cette importante affaire était très-glorieux pour lui: il mar-

chait à pas de géant depuis sa rencontre fortuite au dîner de madame Green, et à une partie chez madame Brown, de sorte qu'il ne la vit plus que la rougeur sur le front, et le sourire à la bouche. Venaient ensuite les palpitations lorsqu'on s'entendait, enfin la demoiselle avait été si aisément conquise, était si bien disposée, que pour se servir d'une phrase très-intelligible, on peut dire qu'elle avait tant d'envie de l'avoir, que sa vanité et sa prudence furent à la fois satisfaites.

Il avait attrapé l'ombre et la substance, l'affection et la fortune, et devint aussi heureux qu'il méritait de l'être. Ne parlant que de lui et de ses affaires, s'attendant aux félicitations de tout le monde, prêt à permettre qu'on lui rit au nez, il se présentait, le sourire à la bouche, sans crainte et avec cordialité, à toutes les jeunes personnes d'Highbury, qu'il aurait approchées avec plus de retenue quelques semaines auparavant.

Les noces ne tardèrent pas à se faire, n'ayant à plaire à personne qu'à

eux-mêmes. Il n'y eut d'autre délai que ce qu'il en fallut pour que les préparatifs fussent achevés; et lorsqu'il repartit pour Bath, l'on s'attendait, et un certain coup d'oeil de madame Cole ne détruisit pas cet espoir, qu'il ne rentrerait à Highbury qu'avec la nouvelle mariée.

Pendant le peu de tems qu'il demeura au pays, Emma ne l'entrevit qu'une seule fois, mais le vit assez pour remarquer qu'il n'avait rien acquis par le mélange de dépit et de prétentions qui paraissaient sur sa figure. Elle commençait à trouver fort étonnant qu'elle eût jamais pu le trouver agréable, et sa vue rappelait des souvenirs si déplaisans, qu'excepté qu'elle n'eût de fortes raisons morales, comme par exemple, de faire pénitence, de recevoir une leçon utile, ou pour humilier son esprit, elle aurait désiré ne le revoir jamais. Elle lui souhaitait toutes sortes de biens; mais il lui avait causé tant de déplaisirs, qu'elle eût été très-satisfaite qu'il n'en pût jouir qu'à vingt-cinq milles de chez elle.

Le désagrément de voir que sa résidence était irrévocablement fixée à Highbury, devait cependant diminuer peu à peu, à cause de son mariage. De vaines inquiétudes seraient prévenues et plusieurs gaucheries redressées. Et comme madame Elton serait une excuse pour se voir moins fréquemment, l'ancienne intimité disparaîtrait, sans qu'on y prît garde. On recommencerait par se faire des politesses.

Emma n'avait pas grande opinion de M. Elton. Elle était sans doute assez bonne pour lui, et assez accomplie pour Highbury; assez jolie pour paraître; probablement laide à côté d'Henriette. Quand à son alliance, Emma était parfaitement tranquille, persuadée que malgré ses bravades et le dédain qu'il avait manifesté pour Henriette, il n'avait pas gagné grand'chose. Sur cet article on pouvait savoir la vérité. Ce qu'elle était, on n'en savait rien; mais qui elle était, pouvait se découvrir: et mettant de côté les 250,000 francs, il ne paraissait pas qu'elle fût en rien supérieure à Henriette. Elle

n'apportait avec elle ni nom, ni noblesse, ni alliance. Mademoiselle Hawkins était la seconde fille d'un négociant de Bristol, qui, d'après le modique profit de son commerce, pouvait faire supposer que son négoce n'était pas du premier ordre. Elle avait coutume de passer une partie de l'hiver à Bath; mais sa demeure ordinaire était à Bristol, au beau milieu de la ville; car quoique son père et sa mère fussent morts depuis quelques années, il lui restait un oncle dans la pratique: on ne disait rien autre chose de lui; il était simplement homme de loi; c'était avec lui qu'elle demeurait. Emma le supposait factotum de quelque procureur, et trop bête pour faire son chemin. Toute la splendeur de cette alliance provenait de l'aînée, qui avait épousé tout nouvellement un grand personnage des environs de Bristol, et qui avait deux voitures. C'était le plus beau de l'histoire, et ce qui faisait la gloire de mademoiselle Hawkins. Si, sur tout cela, elle avait pu convaincre Henriette de la nécessité de penser comme elle!

Elle était parvenue à lui inspirer de l'amour; mais, hélas! il n'était pas aisé de le lui faire perdre. Le charme qui occupait l'esprit futile d'Henriette pour un objet quelconque, ne pouvait se rompre avec des paroles. Il pouvait être remplacé par un autre; il le serait, certainement, rien n'était plus clair; un Robert Martin suffisait; mais elle craignait qu'elle ne guérirait pas autrement. Henriette était une de ces personnes qui, ayant une fois commencé à aimer, aimerait toujours: et maintenant la pauvre fille était beaucoup plus mal depuis le retour de M. Elton. Elle cherchait toujours à le voir. Emma ne l'avait vu qu'une fois; mais deux ou trois fois par jour Henriette était sûre de le rencontrer, de le voir, d'entendre sa voix, d'apercevoir son épaule; et, enfin, il était toujours présent à sa pensée. Outre cela, elle entendait à tout moment parler de lui; car, hors le tems qu'elle passait à Hartfield, elle ne voyait que des gens qui regardaient M. Elton comme infaillible, et qui ne trouvaient rien de plus

agréable que de parler de ses affaires: et chaque rapport, chaque conjecture; tout ce qui était arrivé, et tout ce qui pourrait arriver encore qui concernât ses intérêts, comme, par exemple, son revenu, ses domestiques, ses ameublemens, faisaient le sujet de toutes les conversations autour d'elle. Son estime pour lui augmentait par les louanges continuelles qu'elle entendait faire de lui, ses regrets nourris, et ses sensations irritées par ces perpétuelles exclamations. Oh! quelle est heureuse cette demoiselle Hawkins! Et les observations sur l'extrême attachement qu'il avait pour elle, blessaient à tout moment ses oreilles. La manière dont il portait son chapeau, et jusqu'à sa démarche, était une preuve assurée de son amour.

Si elle eût pu s'amuser de toutes ces sottises; si son amie n'avait pas été malheureuse; et si elle-même n'eût pas eu quelques reproches à se faire sur l'incertitude dans laquelle l'esprit d'Henriette flottait sans cesse, Emma s'en serait divertie. Un jour M. Elton l'em-

portait; un autre, c'était Martin; et tous deux, à leur tour, faisaient pencher la balance. L'engagement contracté par M. Elton, avait guéri Henriette de l'agitation pénible que la rencontre de Martin lui avait causée. Le mal produit par la connaissance de l'engagement de M. Elton, avait été un peu adouci par une visite qu'elle avait reçue d'Elisabeth chez madame Goddard, peu de jours après qu'elle lui fut parvenue. Henriette n'était pas à la maison; mais un billet écrit d'un style touchant, avait été laissé pour elle; il contenait aussi quelques reproches mêlés de beaucoup de choses aimables et affectueuses: et jusqu'à l'arrivée de M. Elton, ce billet l'avait fortement occupée; elle se mettait l'esprit à la torture pour savoir de quelle manière elle prouverait sa gratitude, et désirant en faire beaucoup plus qu'elle n'osait avouer. Mais la présence de M. Elton lui avait fait oublier le billet et l'embarras qu'il lui avait causé. Tout le tems qu'il resta à Highbury, les Martin furent totalement oubliés; mais le

jour même de son départ pour Bath, Emma, pour divertir le chagrin que ce départ causait, jugea qu'elle devait rendre à Elisabeth Martin sa visite.

Comment recevrait-on cette visite? Comment fallait-il s'y prendre? etc.: tout cela demandait beaucoup de considération. Ce serait une ingratitude que de ne pas répondre aux invitations de la mère et de ses filles: cela ne pouvait pas être; cependant on courait risque de renouveler la connaissance.

Après y avoir beaucoup pensé, elle ne crut pouvoir mieux faire que d'engager Henriette à rendre la visite, mais de manière à leur faire comprendre, s'ils avaient un peu de jugement, qu'on ne leur rendait qu'une visite de politesse. Son intention était de la conduire en voiture, de la laisser à l'abbaye de Mill-Farm, tandis qu'elle prolongerait un peu sa promenade, et de la reprendre assez tôt pour qu'elle n'eût pas le tems de parler du passé, de tâcher de renouer avec elle: cette conduite leur donnerait une preuve certaine de celle

qu'elle se proposait de tenir avec eux à l'avenir.

Elle ne trouva rien de mieux ; et quoiqu'en son coeur elle n'approuvât pas tout à fait ce plan, comme sentant un peu l'ingratitude, elle passa par là-dessus. Il fallait le suivre, autrement que deviendrait la pauvre Henriette !

CHAPITRE XXII.

Le coeur d'Henriette n'était rien moins que disposé à faire des visites. Une demi-heure avant l'arrivée d'Emma chez madame Goddard, sa mauvaise étoile l'avait conduite sur le lieu même où l'on mettait dans la carriole du boucher, pour être portée à la diligence, une malle adressée *au révérend Philip. Elton, au Cerf blanc, à Bath*. La pauvre Henriette ne pensait à autre chose qu'à la malle et à l'adresse qui était dessus.

Elle partit, cependant : on devait la descendre à l'entrée d'une allée sablée, qui conduisait à la ferme, et qui

était bordée de pommiers taillés en espaliers. La vue de tous les objets qui lui avaient causé tant de plaisir l'automne dernier, commença à lui donner des palpitations; et lorsqu'elles se séparèrent, Emma observa qu'elle regardait tout autour d'elle avec une curiosité craintive: elle se détermina à ne lui accorder qu'un quart-d'heure pour sa visite. Elle alla donner ce tems à une ancienne domestique, mariée et établie à Donwell. Le quart-d'heure passé, elle revint à l'allée sablée, fit appeler Henriette, qui parut sur-le-champ, seule: une des demoiselles Martin était à la porte de la maison, et semblait avoir pris congé d'elle mais froidement.

Henriette ne put pas sur-le-champ donner un détail intelligible de sa visite. Elle était trop affectée; mais enfin Emma en recueillit assez pour connaître l'espèce de réception qu'on lui avait faite, et la peine qu'elle en ressentait. Elle n'avait vu que madame Martin et ses deux filles. Elles l'avaient reçue d'une manière embarrassée et

froide; et presque tout le tems s'était passé à parler de choses indifférentes, lorsque, vers la fin, madame Martin s'écria tout à coup, qu'elle croyait que mademoiselle Smith avait grandi; ce qui amena sur le tapis un sujet plus intéressant, et des manières plus amicales. Elle avait été mesurée dans cette même chambre, en septembre dernier, avec ses deux amies. On voyait sur la boiserie, les marques faites au crayon, et leurs noms. C'était son ouvrage. Toutes parurent se souvenir du jour, de l'heure, de la compagnie qui était alors présente, et de ce qui avait donné lieu à prendre ces mesures: toutes avaient les mêmes pensées et les mêmes regrets; prêtes à reprendre leurs anciennes manières d'être ensemble (Henriette, comme Emma le soupçonnait, était aussi portée qu'aucune d'elles à renouer) lorsque la voiture parut, et tout fut fini. L'espèce de cette visite, sa courte durée, devaient avoir porté un coup décisif. N'avoir donné que quatorze minutes à des gens chez qui elle s'était crue

heureuse de passer six semaines, il n'y avait pas six mois! Emma se représentait tout cela, sentait qu'ils avaient raison d'être mécontens, et combien Henriette souffrait. Tout cela était très-mal. Elle aurait donné tout au monde; elle aurait tout souffert pour que les Martin eussent un autre rang dans le monde: c'était de si honnêtes gens, que peu d'élévation aurait suffi; mais la chose étant ainsi, comment pouvait-elle agir différemment qu'elle n'avait fait? C'était impossible! Elle ne s'en repentait pas. Il fallait les séparer; mais elle aurait beaucoup de peine pour y parvenir: elle en sentait déjà tant elle-même, qu'elle avait besoin d'un peu de consolation; et pour se la procurer, elle résolut de passer par Randalls, en s'en retournant à la maison. L'idée des Elton et des Martin la tourmentait. Le soulagement qu'elle trouverait à Randalls, lui était absolument nécessaire. Ce projet était très-bon; mais en arrivant devant la porte de la maison, on leur dit que M. et madame

étaient sortis. Le domestique croyait qu'ils étaient allés à Hartfield.

„C'est affreux, s'écria Emma, en s'en allant, et maintenant nous les manquerons, c'est choquant!"

„Il y a bien long-tems que je n'ai éprouvé un pareil contre-tems." Elle s'enfonça dans le coin de la voiture, pour murmurer en liberté, ou pour appeler la raison à son aide, et probablement pour faire ces deux choses à la fois; méthode ordinaire à des esprits bien disposés. Tout à coup la voiture s'arrêta, elle mit la tête à la portière, et vit monsieur et madame Weston qui avaient fait signe au cocher, pour lui parler. Cette vue lui donna un sensible plaisir; elle en eut encore davantage lorsque M. Weston, s'approchant d'elle, lui demanda comment elle se portait, et lui dit:

„Nous venons de chez votre papa, il se porte à merveille; ce qui nous a fait un sensible plaisir. Franck arrivera demain. J'ai reçu une lettre de lui ce matin. Nous l'aurons à dîner demain, pour certain. Il couchera à

Oxford, aujourd'hui, et il passera quinze jours avec nous: je savais que cela serait ainsi. S'il fut venu aux fêtes de Noël, il n'aurait pu rester plus de trois jours. J'ai été enchanté qu'il ne soit pas venu à Noël: nous allons avoir le tems qui lui convient, un tems sec, beau fixe. Nous jouirons complétement du plaisir de le voir. La chose arrive comme je le désirais."

On ne pouvait pas résister à l'influence de semblables nouvelles, et surtout à celle d'un visage de prospérité comme celui de M. Weston; le tout confirmé par la contenance et les paroles de sa femme. Lui entendre dire qu'elle croyait certaine l'arrivée de Frank Churchill, suffit à Emma pour en être persuadée aussi: elle leur en fit de bien sincères complimens. Elle se sentit tout à coup ranimée. Le passé fut oublié par l'espoir d'un plus heureux avenir, et dans un clin d'oeil elle conçut l'espérance qu'on ne parlerait plus de M. Elton.

M. Weston lui fit le récit du succès des invitations d'Enscombe, qui per-

mettaient à son fils une absence de quinze jours. On lui avait tracé la route qu'il devait tenir, et la manière dont il devait voyager. Elle écoutait, souriait et les félicitait.

Il finit par dire qu'il ne tarderait pas à le présenter à Hartfield.

Emma s'imagina voir que sa femme, à ces dernières paroles, lui avait touché le bras.

„Nous ferions mieux de nous en aller, dit madame Weston à son mari, nous détenons trop long-tems ces enfans."

„Fort bien! Fort bien! Je suis prêt, et se tournant vers Emma: Ne vous attendez pas à voir un très-beau jeune homme. Vous ne savez de lui que ce que je vous en ai dit. Je vous assure qu'il n'a rien d'extraordinaire." Ses yeux en même tems exprimaient un sentiment contraire à celui qu'il venait de manifester.

Emma n'eut pas l'air de faire beaucoup d'attention à ce qu'il venait de dire, et répondit, en conséquence:

„Pensez à moi demain, vers les

quatre heures," fut l'injonction que donna madame Weston à Emma, en partant.

„ Quatre heures! soyez sûre qu'il arrivera à trois," fut l'amendement de M. Weston. Ainsi finit cette agréable rencontre. Emma, tout à fait contente, se retrouva dans son assiette ordinaire. Tout pour elle avait changé d'aspect. Jacques et ses chevaux n'étaient pas de moitié si paresseux qu'auparavant. Regardant les haies, elle pensa que le sureau aurait bientôt des feuilles, et se tournant vers Henriette, elle vit aussi une apparence de printems, un tendre sourire.

„ M. Frank Churchill passera-t-il par Bath, aussi bien que par Oxford?" fut cependant une question qui n'était pas de trop bon augure.

Mais la connaissance de la géographie, ni la tranquillité de l'âme, ne pouvaient venir tout d'un coup, et Emma était alors d'humeur à penser qu'elles arriveraient emsemble, un jour ou l'autre.

Le matin de l'intéressante journée,

qu'on attendait avec tant d'impatience, arriva enfin, et la fidèle pupile de madamde Weston n'oublia ni à dix heures, ni à onze, ni à midi, qu'elle devait penser à elle à quatre.

„Ma très-chère et très-inquiète amie, se disait-elle à elle-même, en descendant les escaliers, toujours soigneuse des commodités des autres plus que des siennes, je la vois s'empresser, aller, venir, entrer dix fois dans sa chambre pour voir s'il n'y manque rien." La pendule sonna midi comme elle traversait la salle. „Il est midi et je n'oublierai pas que dans quatre heures, je dois penser à vous, et demain à cette heure-ci, je penserai à la possibilité de vous voir tous à Hartfield. Je suis persuadée qu'ils l'amèneront bientôt." Elle ouvrit la porte de la salle et vit deux messieurs assis avec son père: M. Weston et son fils; il n'y avait que quelques minutes qu'ils étaient arrivés, et M. Weston avait à peine fini d'expliquer à M. Woodhouse que son fils était arrivé un jour plus tôt qu'on ne l'attendait, et son

père était au milieu de ses complimens et de ses félicitations pour son heureuse arrivée, lorsqu'elle parut pour avoir sa part de la surprise et du plaisir de l'introduction.

Ce Frank Churchill, dont on avait tant parlé avec un si vif intérêt, était maintenant devant elle: il lui fut présenté, et elle crut qu'il méritait tout ce qu'on avait dit de lui. C'était un très-beau cavalier; sa taille, son air et ses manières étaient fort bien, et sa contenance annonçait qu'il avait l'humeur et la vivacité de son père. Il paraissait gai et sensé. Elle sentit qu'elle le trouverait à son gré: elle voyait en lui un jeune homme bien élevé, de belles manières, et parlant avec facilité: ce qui la convainquit qu'ils feraient bientôt connaissance. Suivant elle cela arriverait promptement.

Il était arrivé à Randalls la veille au soir. L'empressement qu'il avait montré lui plut. Pour gagner une demi-journée, il était parti plus tôt le

matin et arrivé au gîte plus tard le soir.

„Je vous dis hier, s'écria M. Weston, d'un air triomphant, je vous dis qu'il arriverait avant le tems fixé. Je me souviens de ce que je faisais moi-même. Il est impossible d'aller au pas dans un voyage: l'on ne peut s'empêcher d'aller plus vîte qu'on ne s'était proposé de le faire; et le plaisir d'arriver avant qu'on aille sur le chemin pour voir si l'on vient, l'emporte de beaucoup sur la peine qu'on prend."

„C'est un bien grand plaisir quand on peut se permettre de le prendre, dit le jeune homme, je ne le ferais pas vis-à-vis de beaucoup de personnes; mais pour arriver à la maison, j'ai cru qu'on me le pardonnerait."

Le mot *maison* fit tant de plaisir à son père, qu'il le regarda avec une complaisance infinie. Emma s'aperçut qu'il avait l'art de plaire; elle en fut encore plus convaincue par ce qui suivit. Il trouvait Randalls charmant, et la maison admirablement bien ar-

rangée : ne la croyait pas trop petite. Sa situation était on ne peut pas plus belle ; il fit l'éloge des promenades d'Highbury, ainsi que du bourg ; mais surtout d'Hartfield, et protesta qu'il avait toujours senti pour ce pays l'affection et l'intérêt qu'on doit avoir pour son pays natal, et le plus grand désir de le visiter.

Cette dernière assertion parut un peu hasardée à Emma ; mais supposant que ce fût un mensonge, il était au moins agréable aux auditeurs, et proféré avec grâce. Ses manières ne sentaient ni l'art, ni l'exagération. A ses regards et à ses discours, il semblait véritablement qu'il était au comble de ses voeux.

Les sujets de la conversation étaient naturellement ceux qu'on met sur le tapis avec les gens dont on commence à faire la connaissance. Lui, il fit à Emma les questions suivantes : Aimait-elle à monter à cheval ? Y avait-il de beaux endroits pour se promener soit à cheval, soit à pied ? Avaient-ils un nombreux voisinage ? Y

avait-il une agréable société à Highbury? Il avait vu de jolies maisons tant dans le bourg que dans ses environs. Donnait-on des bals? Faisait-on de la musique?

Lorsqu'on eut repondu à toutes ces questions, et qu'ils commençaient déjà à se connaître, il trouva occasion, pendant que les deux pères s'entretenaient ensemble, de parler de sa belle-mère, et en parla avec tant d'éloge, tant d'admiration, tant de reconnaissance, pour avoir fait le bonheur de son père, ainsi que de la manière amicale avec laquelle elle l'avait reçu, qu'Emma se confirma dans l'opinion qu'elle avait qu'il savait se rendre agréable, et que certainement il ferait tous ses efforts pour lui plaire. Il n'avait pas donné à madame Elton une seule louange qu'elle ne méritât; mais cependant il connaissait peu tout ce qu'elle valait. Il savait ce qu'on entendrait avec plaisir, et voilà tout. Le mariage de son père, dit-il, était la meilleure chose qu'il pût faire, et tous ses amis devaient s'en féliciter; et la famille de laquelle il avait reçu un

si grand présent, devait toujours être considérée par lui comme celle qui avait fait son bonheur, et à laquelle il avait les plus grandes obligations.

Il s'en fallut peu qu'il ne la remerciât du mérite de mademoiselle Taylor, sans paraître tout à fait oublier que par le cours ordinaire des choses, il était plutôt à supposer que c'était mademoiselle Taylor qui avait formé mademoiselle Woodhouse, et non celle-ci mademoiselle Taylor. Enfin, pour compléter le panégyrique de sa belle-mère, il se récria sur l'étonnement que lui avaient causé sa jeunesse et sa beauté.

„J'étais préparé, ajouta-t-il, à trouver de l'élégance et des manières agréables, mais je confesse que tout considéré, je m'attendais à voir une femme d'assez bonne mine, d'un certain âge, et non pas une jeune et jolie femme, dans madame Weston."

„Vous ne pouvez trop parler des perfections de madame Weston, dit Emma, si vous pouviez soupçonner qu'elle n'ait que dix-huit ans, je vous

écouterais avec plaisir; mais elle se fâcherait sérieusement si elle savait tout ce que vous avez dit d'elle. Gardez-vous de lui laisser imaginer que vous avez dit qu'elle était jeune et jolie."

„Je me flatte que je saurais mieux me conduire, répliqua-t-il, soyez certaine (lui faisant un salut galant) que si je parlais à madame Weston, je saurais qui je devrais louer, sans craindre de passer pour extravagant."

Emma aurait bien voulu savoir si la même idée qui lui était passée par la tête, au sujet de la connaissance qu'ils faisaient ensemble, était aussi entrée dans celle du beau jeune homme; et si les complimens qu'il lui fai. sait provenaient de l'espoir de voir se réaliser ce qu'on se promettait de cette connaissance, ou si elle les devait à la méfiance. Elle se proposa de l'étudier, pour connaître sa façon de penser, et se contenta pour le présent de le trouver très-aimable. Elle ne doutait nullement de ce que pensait M. Weston à ce sujet. Elle avait plus d'une fois

remarqué que de tems à autre, il jetait sur eux un coup d'oeil pénétrant et qui exprimait sa satisfaction: et lorsqu'il ne regardait pas, elle avait observé qu'il écoutait.

Son père, à qui de pareilles pensées étaient tout à fait étrangères, sans pénétration et incapable du moindre soupçon, la mettait fort à son aise dans cette circonstance. Il n'était heureusement pas plus porté à approuver un mariage, qu'il n'avait de sagacité à le prévoir. Quoiqu'il eût toujours quelque objection à faire à un mariage arrangé, il ne se tourmentait jamais d'avance de ceux qui pouvaient avoir lieu: il paraît qu'il ne supposait pas que deux personnes fussent assez dépourvues de bon sens pour se marier, jusqu'à ce que, par le fait, elles le lui eussent prouvé. Elle bénit cette heureuse cécité.

Il pouvait tout à son aise se livrer à sa civilité ordinaire, sans soupçon et sans craindre de trahison de la part de ses hôtes, et faire toutes les questions que son bon coeur lui suggérait

sur le voyage de M. Frank Churchill: s'il avait été bien servi sur la route; s'il n'avait pas horriblement souffert de coucher deux nuits de suite dans une auberge; et enfin il félicita M. Weston très-cordialement sur ce qu'il n'avait pas attrapé de rhume, lui observant cependant qu'il ne devait pas être parfaitement tranquille sur sa santé, jusqu'au lendemain. Cette visite ayant duré un tems raisonnable, M. Weston se leva pour prendre congé. „Il avait des affaires à l'hôtel de la Couronne, pour son foin et beaucoup de commissons de la part de madame Weston, chez Ford: mais il ne voulait déranger personne." Son fils trop bien élevé pour ne pas profiter de l'avis, se leva sur-le-champ, disant:

„Puisque vous avez des affaires plus loin, Monsieur, je vais profiter de cette circonstance pour faire une visite: puisqu'il faut que je la rende au premier jour, autant vaut-il la faire à présent. J'ai l'honneur de connaître une de vos voisines, (se tournant vers Emma) une dame qui réside à High-

bury ou dans les environs, son nom de famille est Fairfax. Je trouverai, sans doute, sa maison avec facilité; quoique Fairfax ne soit pas le nom après lequel je doive demander, mais Barnes ou Bates. Connaissez-vous une famille de ce nom.?"

„Certainement nous la connaissons, s'écria son père, nous avons passé devant la maison de madame Bates, et j'ai vu mademoiselle Bates à la fenêtre. C'est juste, oui, mademoiselle Fairfax; je me souviens que vous avez fait sa connaissance à Weymouth, c'est une très-belle fille. Allez la voir, n'y manquez pas."

„Il n'est pas nécessaire que j'y aille aujourd'hui, dit le jeune homme, un autre jour, je pourrai y aller, ce serait la même chose. Mais la connaissance que nous avons faite à Weymouth était de nature à ..."

„Allez-y aujourd'hui, allez-y aujourd'hui; ne remettez pas cette visite. Quand on a à faire une chose juste, on ne peut pas s'y prendre trop tôt. Outre cela je dois vous donner un

avis, Frank; il faut éviter ici avec beaucoup d'attention, de lui manquer d'égards. Vous l'avez vue avec les Campbell, lorsqu'elle était l'égale de tout le monde dans la société qu'ils voyaient: mais ici, elle vit chez une pauvre vieille grand'mère qui a à peine de quoi exister; si vous tardez à y aller, elle croira que vous la dédaignez."

„Je lui ai entendu parler de vous comme d'une personne de connaissance, dit Emma, c'est une jeune et élégante demoiselle." Il en convint, mais d'une manière si peu marquée, qu'elle douta de son assentiment. „Il faut, se dit-elle en elle-même, qu'il y ait une espèce distincte d'élégance pour le beau monde, si l'on ne convient pas que Jeanne Fairfax soit une très élégante personne."

„Si vous n'avez jamais été frappé de ses manières, lui dit-elle, je suis persuadée que vous le serez aujourd'hui. Vous la verrez à son avantage, voyez et entendez-la. Non, je crains que vous ne puissiez pas l'entendre, car elle a une tante qui parle toujours."

„ Vous connaissez mademoiselle Jeanne Fairfax, monsieur, dit M. Woodhouse qui ne prenait jamais l'initiative dans la conversation. Eh bien! permettez-moi de vous dire que vous trouverez que c'est une très-agréable jeune demoiselle. Elle est ici en visite chez sa grand'mère et sa tante, très-honnêtes personnes, que je connais depuis fort long-tems. Elles seront charmées de vous voir j'en suis persuadé, et j'enverrai avec vous un de mes domestiques pour vous conduire chez elles."

„ Mon cher Monsieur, je vous suis infiniment obligé, je ne le souffrirai pas; mon père aura la bonté de me montrer le chemin."

„ Mais votre père ne va pas si loin, il n'ira que jusqu'à l'hôtel de la Couronne, tout à fait de l'autre côté de la rue, il y a beaucoup de maisons, et vous seriez embarrassé; si vous ne prenez pas le trottoir, vous trouverez une route très-sale; mais mon cocher vous enseignera où il faut passer de

l'autre côté de la rue. Monsieur Frank Churchill le remercia une seconde fois, gardant son sérieux le mieux qu'il pouvait, et son père le seconda, en s'écriant: Mon cher ami, cela n'est pas nécessaire, Frank connaît une mare d'eau quand il la voit, et quant à la maison de madame Bates, il peut y arriver de l'hôtel de la Couronne, en un saut et deux enjambées."

On les laissa partir seuls; et en s'en allant, ils emportèrent avec eux un signe cordial de tête, et une gracieuse révérence de l'autre. Emma fut très-satisfaite de ce commencement, et fut persuadée que tous les habitans de Randalls devaient passer leur tems très-agréablement ensemble et y être très-heureux.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain matin amena encore M. Frank Churchill. Il arriva avec madame Weston, à laqu'elle il semblait très-attaché ainsi qu'à Highbury.

Il paraît qu'il lui avait tenu compagnie jusqu'au tems où elle avait coutume de faire de l'exercice, et lorsqu'elle lui donna le choix de la promenade, il nomma Highbury.

Mais Emma, pensant comme madame Weston qu'il ne savait pas trop ce qu'il disait, observa qu'il montrait une inclination décidée de se marier de bonne heure, et d'être guidé dans son choix par des motifs louables.

La bonne opinion qu'avait Emma de M. Frank Churchill, fut un peu ébranlée le jour suivant, en apprenant qu'il était parti pour Londres exprès pour se faire couper les cheveux. Il paraît qu'après déjeûner un caprice lui passa par la tête, il envoya chercher une chaise de poste, se mit dedans, comptant revenir pour dîner, et n'ayant, suivant toute apparence, d'autre intention que celle qu'il avait manifestée, c'est-à-dire de se faire couper les cheveux. Il n'y avait pas grand mal à faire trente-deux

milles pour un pareil objet; mais il y avait un air de fatuité et d'impertinence qu'elle n'approuvait pas.

Frank Churchill revint de Londres; et s'il fit attendre son père pour le dîner, on n'en sut rien à Hartfield, car madame Weston désirait trop qu'il fût dans les bonnes grâces de M. Woodhouse, pour découvrir aucune des imperfections du jeune homme, s'il était en son pouvoir de les cacher.

Il revint de Londres avec ses cheveux bien coupés; il se moquait lui-même de ce caprice, de la meilleure grâce du monde, mais sans paraître honteux de ce qu'il avait fait. Il n'avait aucune raison de garder des cheveux trop longs, pour qu'on n'aperçût aucune marque de confusion sur sa figure: il ne regrettait nullement l'argent que cette course et cette opération lui avaient coûté: il était toujours le même, gai, joyeux, et reparaissait avec cet air d'assurance qui ne le quittait jamais.

Emma eut autant de sujet de se louer de la compagnie, que de M. Knight-

ley: elle fut reçue avec des égards qui ne pouvaient manquer de lui plaire: on lui rendit tous les honneurs possibles. Lorsque les Weston arrivèrent, elle fut comblée des plus grands témoignages d'amitié par l'une, et d'admiration par l'autre: le fils s'approcha d'elle avec empressement, et lui témoigna, d'une manière gracieuse, la satisfaction qu'il avait de la rencontrer; et, à dîner, Emma le vit assis à côté d'elle, et eut quelque soupçon qu'il ne devait pas cette place au pur hasard.

Les dames furent bientôt suivies des messieurs, dans le salon, et Frank Churchill fut un des premiers. En entrant, il salua, en passant, mademoiselle Bates et sa nièce, et s'avança immédiatement de l'autre côté du cercle, où mademoiselle Woodhouse était assise, et resta debout, jusqu'à ce qu'il y eût un siége vacant à côté d'elle. Il était sans contredit le plus beau cavalier dans cette assemblée, et Emma devinait ce qu'un chacun penserait

de cette conduite. Il paraissait s'attacher particulièrement à elle; tout le monde devait s'en apercevoir. Elle le présenta à son amie, mademoiselle Smith, et en tems oportun elle sut ce qu'ils pensaient l'un de l'autre. Il n'avait jamais vu de plus belle personne; il était enchanté de sa naïveté. Et elle.... C'était sans doute lui faire un trop grand compliment; mais elle pensait qu'il ressemblait un peu à M. Elton. Emma eut peine à retenir son indignation; elle se contenta de lui tourner le dos, sans faire aucune réponse.

Des souris d'intelligence étaient fréquens entre Emma et Frank, en regardant Jeanne Fairfax; mais ils jugèrent qu'il était prudent de ne pas parler. Il lui dit qu'il avait été très-impatient de quitter la salle à manger; qu'il n'aimait pas rester long-tems après le dîner, et que lorsqu'il le pouvait, il était toujours le premier à se lever; que son père, MM. Knightley, Cox et Cole étaient restés occupés à

parler des affaires de la paroisse; que cependant il s'était fort amusé tout le tems qu'il était resté avec eux. Et comme il trouvait que ces messieurs, en général, se conduisaient en gens bien nés, qu'il parla avantageusement d'Highbury et du grand nombre d'agréables familles qui l'habitaient, Emma crut qu'elle avait eu trop de mépris pour son pays. Elle lui fit des questions sur les sociétés du comté d'York, l'étendue et l'espèce de voisinage d'Enscombe, et comprit, par ses réponses, que quant à Enscombe, il y venait peu de monde, qu'ils ne visitaient que les plus grandes familles, éloignées les unes des autres, et que la plupart du tems, quand les jours de visites étaient fixés, soit pour en recevoir, ou en rendre, madame Churchill se trouvait incommodée soit du corps ou de l'esprit.

Le reste des messieurs étant entré dans le salon, Emma fut obligée de se retourner pour écouter M. Cole qui était venu la saluer. Lorsque, quelques

minutes après, M. Cole l'eut quittée, elle put de nouveau reprendre sa conversation avec Frank Churchill; elle le vit qui regardait très-attentivement mademoiselle Jeanne Fairfax, qui était assise de l'autre côté du salon, vis-à-vis d'eux.

Emma, tout en s'amusant, eût désiré qu'il fût un peu plus réservé; et lorsqu'en jetant un coup d'oeil sur Jeanne Fairfax, elle aperçut que malgré l'incarnat de ses joues, elle souriait gracieusement; pensant que ce sourire annonçait un plaisir secret, elle ne se fit point un scrupule de s'être divertie, ni aucun remords envers Jeanne.

Il lui apporta toute la musique, ils la regardèrent ensemble.

Emma profita de l'occasion pour lui dire à l'oreille,

„Vous parlez trop clairement, elle doit vous entendre."

„Je m'en flatte. Je désire qu'elle m'entende, je n'ai aucune espèce de honte de mes intentions."

„Moi, au contraire, je suis presque honteuse, je suis fâchée que cette idée me soit passée par la tête."

„J'en suis enchanté, et surtout de ce que vous me l'ayez communiquée. J'ai maintenant la clef de sa conduite, de ses regards extraordinaires. C'est elle qui doit être honteuse; si elle agit mal, elle doit le sentir."

„Je crois qu'elle le sent déjà."

„Il n'y a pas beaucoup d'apparence. En ce moment, elle joue Robin-Adair, *son* air favori."

Peu après, mademoiselle Bates passant près de la fenêtre, aperçut à quelque distance M. Knightley à cheval; M. Knightley! Il faut que je lui parle, s'il est possible, il faut que je le remercie. Je n'ouvrirai pas cette fenêtre de crainte que vous n'attrapiez du froid; mais j'irai dans la chambre de ma mère; je suis persuadée qu'il entrera, quand il saura qui nous avons ici. Quel plaisir de vous réunir tous! Quel honneur pour notre petite habitation! Rentrant dans la chambre, je n'ai pas réussi. M. Knightley ne peut

s'arrêter, il va à Kingston. Il m'a demandé s'il pouvait nous rendre quelque service."

CHAPITRE XXIV.

Il serait possible de se passer entièrement de la danse. On a vu de jeunes gens laisser écouler des mois entiers sans jamais aller au bal, et n'en avoir reçu aucune injure matérielle, soit au moral, soit au physique; mais lorsqu'on a une fois commencé, quand on a déjà été ébranlé par l'élan d'un mouvement rapide, il faut être bien apathique pour ne pas y retourner.

Frank Churchill avait dansé une fois à Highbury, il désirait danser encore, et pendant la dernière demi-heure d'une soirée qu'on avait engagé M. Woodhouse à passer à Randalls avec sa fille, les deux jeunes gens s'occupèrent à former des plans au sujet d'un bal. Ce fut Frank qui donna la première idée, et qui la poursuivit avec zèle; car la demoiselle connais-

sait mieux que lui les difficultés de l'entre-prise, surtout quant au décorum et aux convenances. Mais cependant elle avait grande envie de montrer encore en public l'élégance avec laquelle dansaient M. Frank Churchill et mademoiselle Woodhouse, et qu'elle pouvait sans rougir se comparer à mademoiselle Fairfax pour cet exercice, sans même qu'on pût la taxer de vanité. Elle commença par compter avec lui ses pas dans la salle où ils étaient, afin de savoir combien de couples elle pourrait contenir: ensuite ils passèrent dans une seconde pièce, à l'effet de découvrir, en dépit de ce que disait M. Weston de leur parfaite ressemblance quant aux dimensions, si elle n'était pas un peu plus grande.

Sa première proposition avait été que la danse devait finir où elle avait commencé, c'est-à-dire, chez M. Cole: qu'on rassemblerait la même partie et le même musicien. Tout le monde applaudit à ce plan, surtout M. Weston. Madame Weston entreprit de jouer aussi long-tems qu'on vou-

drait danser. Cet intéressant sujet fut suivi du dénombrement qu'on fit de ceux et celles qui seraient invités, proportionnant le nombre à la capacité de la salle.

„Vous, mademoiselle Smith, et mademoiselle Fairfax, trois; les deux demoiselles Cox, cinq; ce qui fut répété plusieurs fois: ensuite, les deux Gilbert, le jeune Cox, mon père et moi outre M. Knightley. Ce nombre suffit pour se bien amuser, et pour cinq couples il y aura autant de place qu'il en faut."

Ce bal dérangea tous les projets qu'Emma avait formés depuis bien long-tems; car Frank Churchill devint si éperdument amoureux de Jeanne Fairfax qu'il la demanda en mariage à Mad. Bates, qui la lui accorda avec le plus grand plaisir, lui disant qu'il n'avait qu'à consulter le coeur de sa nièce sur ce sujet, qu'elle ne voulait pas la contraindre en rien, et sur-tout dans un cas si délicat; Il lui répondit, qu'il croyait être sûr de l'inclina-

tion de sa nièce, et les noces eurent lieu dans quelques mois.

Emma qui se croyait aimée de tout le monde, et n'estimait pas, à la vérité, ce jeune étourdi, pensait tout de bon à se fixer sur un choix. Comme elle s'aperçut depuis long-tems que M. Knightley l'observa dans toutes les occasions, et que ce même bal le détermina aussi de son côté en devenant plus décisif dans sa manière d'agir, elle lui fournit matière de développer de plus en plus ses sentimens, qu'elle aggréa avec le plus grand contentement. En outre M. Knightley étant l'homme le plus honnête du monde, et l'ami le plus sincère et le plus dévoué de M. Woodhouse, fut le seul mari qu'Emma pouvait raisonnablement choisir.

En même tems Emma reçonnut qu'Henriette avait toujours aimé Robert Martin, et que la passion de celui-ci ne s'étant jamais démentie, elle n'avait pu lui résister.

Peu après on connut les parens d'Henriette. Elle était fille d'un mar-

chand assez riche pour lui donner une dot convenable et assez honnête pour tenir sa naissance secrète. Voici la seule noblesse dont elle pût se flatter, bien différente de celle qu'Emma s'était forgée. Elle était peut-être aussi illustre que celle de quantité de gens prétendus comme il faut. Mais quelle alliance préparait-elle aux Knightley, aux Frank Churchill et même à M. Elton? La tache de son illégitimité n'était couverte ni par la noblesse ni par la fortune, et conséquemment c'était toujours une tache.

Le père ne fit aucune objection. Il en usa même généreusement avec lui; ainsi, cette affaire ne souffrit aucune difficulté. Emma fit connaissance avec M. Robert Martin, qu'on avait invité à Hartfield. Elle reconnut en lui tout le bon sens et le mérite nécessaires à rendre sa petite amie heureuse. Avec lui, Henriette trouvait une bonne maison, des manières douces, et les moyens de conserver et même d'acquérir des connaissances au milieu de personnes qui l'aimaient. En-

fin Emma la regardait comme la personne du monde la plus fortunée, d'avoir créé dans ce jeune homme une passion aussi durable.

Avant la fin de septembre, Emma accompagna Henriette à l'église, et lui vit donner la main à Robert Martin avec une satisfaction que les souvenirs que lui causait la présence de M. Elton ne purent diminuer.

Peut-être ne voyait-elle en lui que le prêtre qui devait lui donner à elle même la bénédiction nuptiale. Robert Martin et Henriette Smith, quoique le dernier couple engagé sur trois, furent mariés les premiers.

L'intention d'Emma et de M. Knightley était de se marier avant le départ de Jean et d'Isabelle d'Hartfield, afin d'avoir une quinzaine à donner, avant leur retour à Londres, à une excursion qu'ils désiraient faire sur les côtes. Tout le monde approuvait ce plan. Mais M. Woodhouse, comment lui faire donner son consentement, lui qui n'avait parlé de ce mariage que comme d'un événement éloigné ?

Lorsqu'on lui en parla la première fois, il parut si abattu, si souffrant, qu'ils faillirent à se désespérer. A la vérité, la seconde fois lui causa moins de peine. Il commença à croire que ce mariage devait arriver, qu'il ne pourrait l'empêcher : cette situation d'esprit était assez consolante pour les jeunes gens ; cependant il était loin d'être à son aise ; il parut même empirer, de manière que la pauvre Emma fut prête à perdre courage. Il lui était impossible de le voir souffrir, de se voir soupçonnée de négliger les moyens de lui rendre le bonheur et la tranquillité.

Quoiqu'elle fût parfaitement de l'avis des MM. Knightley, que le mariage une fois fait, le mal-aise qu'éprouvait son père cesserait de lui-même, elle hésitait ; elle refusa passer outre.

Tandis que les choses étaient ainsi en suspens, ils furent aidés non par un heureux changement dans les idées de M. Woodhouse en leur faveur, ou une amélioration de sa maladie ner-

veuse, mais par un événement qui emporta la balance sur deux maux qui vinrent l'affliger, au lieu d'un. Naturellement, il choisit le moindre.

Par une belle nuit, toute la volaille de M. Weston fut enlevée; d'autres maisons dans le voisinage éprouvèrent le même sort. Les craintes de M. Woodhouse furent portées à leur comble. Suivant lui, le plus petit larcin était un crime capital; il ne faisait aucune différence entre voler des poules et enfoncer les portes d'une maison. Il fut si frappé de ces différens petits vols, que, sans la protection que son gendre offrait à sa maison, il lui aurait été impossible de reposer la nuit. Le courage, la force, l'autorité de M. Knightley, commencèrent à lui faire croire qu'il était nécessaire à sa tranquillité et à son bonheur. Tant que l'un des deux frères sera à Hartfield, se dit-il à lui-même, nous serons tous en sûreté. Jean doit se trouver à Londres au commencement du mois de novombre; il faut donc garder l'autre.

Ces réflexions agirent si puissam-

ment sur lui, qu'il donna son consentement de la meilleure grâce du monde. Emma put enfin fixer le jour de son mariage. Un mois après celui de M. Robert Martin, M. Elton donna la bénédiction à M. Knightley et à mademoiselle Woodhouse.

Les noces se firent sans cette pompe que les gens sensés évitent toujours; et madame Elton, d'après les détails que lui en avait faits son mari, les regarda comme pitoyables et infiniment au-dessous des siennes.

„ Très-peu de satin blanc, peu de dentelles, point de perles, pas un cachemire: tout cela était misérable!

En dépit des observations de madame Elton, les souhaits et les espérances du petit nombre de vrais amis présens à la cérémonie, furent vérifiés par le bonheur inaltérable dont cette union fut couronnée.

FIN.

